

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- |                                     |   |                                     |   |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/>            | Coloured covers /<br>Couverture de couleur  | <input type="checkbox"/>            | Coloured pages / Pages de couleur   |
| <input type="checkbox"/>            | Covers damaged /<br>Couverture endommagée   | <input type="checkbox"/>            | Pages damaged / Pages endommagées   |
| <input type="checkbox"/>            | Covers restored and/or laminated /<br>Couverture restaurée et/ou pelliculée   | <input type="checkbox"/>            | Pages restored and/or laminated /<br>Pages restaurées et/ou pelliculées   |
| <input type="checkbox"/>            | Cover title missing /<br>Le titre de couverture manque  | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/<br>Pages décolorées, tachetées ou piquées  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured maps /<br>Cartes géographiques en couleur  | <input type="checkbox"/>            | Pages detached / Pages détachées  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /<br>Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)  | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured plates and/or illustrations /<br>Planches et/ou illustrations en couleur   | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /<br>Qualité inégale de l'impression  |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /<br>Relié avec d'autres documents  | <input type="checkbox"/>            | Includes supplementary materials /<br>Comprend du matériel supplémentaire   |
| <input type="checkbox"/>            | Only edition available /<br>Seule édition disponible  | <input type="checkbox"/>            | Blank leaves added during restorations may<br>appear within the text. Whenever possible, these<br>have been omitted from scanning / Il se peut que<br>certaines pages blanches ajoutées lors d'une<br>restauration apparaissent dans le texte, mais,<br>lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas<br>été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion<br>along interior margin / La reliure serrée peut<br>causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la<br>marge intérieure. |                                     |   |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /<br>Commentaires supplémentaires:  |                                     | Pagination continue.  |

# FLEURANGE.

---

## L'ÉPREUVE

### XIX

(Suite)

Toutes les qualités extérieures qui peuvent plaire ou séduire, le comte Georges de Walden les possédait, et, s'il n'eût point été sage de se fier complètement à sa physionomie chevaleresque, et de regarder la noblesse de ses traits et celle de ses manières, comme l'indice certain d'une âme exempte d'égoïsme, il était néanmoins impossible de le voir sans le remarquer, et difficile de l'oublier après l'avoir vu. Le vif souvenir demeuré dans la mémoire de Fleurange n'était donc pas aussi singulier qu'il pouvait le paraître, et elle avait plus d'excuses qu'elle ne s'en était trouvées à elle-même. Ce qui était beaucoup plus surprenant, malgré le charme dont elle était douée, c'était que cette impression eût été réciproque, et qu'au bout d'un an elle ne fût point effacée.

Il n'eût pas fallu, sans doute, comparer le sentiment naïf, confus, involontaire de la jeune fille, avec celui que pouvait éprouver un homme telle que le comte Georges. Mais sous les traits de Cordelia, l'image de Fleurange était restée présente à ses yeux comme à son imagination. Il désirait passionnément la revoir. Il s'était promis qu'il y parviendrait, sans examiner dans quelle intention il formait ce projet, et cette préoccupation tenace avait, plus qu'il ne voulait

en convenir, influencé une décision qu'il venait tout récemment de prendre presque en dépit de sa parole jurée.

Cependant, sans être fort scrupuleux, le comte de Walden y eût regardé à deux fois avant de se hasarder à faire à la demoiselle de compagnie de sa mère une déclaration telle que celle par laquelle il venait de l'aborder. Mais il ne s'attendait nullement à retrouver dans cette Gabrielle, parfois nommée dans les lettres de sa mère, celle dont le nom singulier était demeuré empreint dans sa mémoire aussi bien que l'étrange beauté, et dans le premier moment la surprise lui avait ôté toute faculté de réfléchir. Puis, en voyant rougir et pâlir le doux visage de la jeune fille, en voyant ses yeux charmants se troubler, il avait, comme malgré lui, prononcé des paroles qu'il eût mieux su réprimer, peut-être, si elle-même eût mieux su dissimuler.

Mais, nous l'avons dit, tout cela fut plus rapide que la pensée. Cinq minutes ne s'étaient pas écoulées, depuis le moment de son apparition soudaine jusqu'à celui où la princesse, haletante de joie et essoufflée de la hâte avec laquelle elle avait gravi l'escalier, était tombée pâle et émue dans les bras de son fils.

Georges la ramena à sa chaise longue, l'y déposa, se mit à genoux près d'elle, et tandis qu'elle lui demandait, en l'embrassant à chaque mot, tantôt pourquoi il revenait si vite, tantôt pourquoi il s'était tant fait attendre, il reprenait peu à peu pleine possession de lui-même. Au bout d'une longue heure de conversation, lorsqu'il se retrouva enfin seul, il se demanda si la vision qui l'avait accueilli à son arrivée était une réalité ou un rêve de son imagination, et il se demanda ensuite s'il était satisfait ou non que cette vision lui fût apparue sous le toit de sa mère.

Pendant ce temps, Fleurange aussi revenait à elle, mais lentement, et sa première sensation sembla être celle d'une sorte de terreur. "O chers amis ! pourquoi vous ai-je quittés ?" s'écria-t-elle avec un sentiment analogue à celui qu'on éprouve au milieu d'une tempête en songeant à la rive abritée. Plus encore qu'à Paris, en face de la misère elle sentait le besoin d'être protégée, et plus qu'alors son isolement et sa faiblesse lui faisaient peur.

Elle essuya ses yeux, joignit les mains, chercha à réfléchir avec une sorte de tranquillité ; mais il n'y avait pas moyen encore d'être calme. L'émotion et la surprise, cette fois, avaient été trop violentes. En dépit de tous ses efforts, le souvenir de la voix, de l'accent qu'elle venait d'entendre, lui causait une sorte de joie aiguë et presque douloureuse qui lui traversait le cœur comme un coup de poignard.

— Non, non, il n'y faut pas penser, disait-elle en serrant son

front entre ses mains comme pour arrêter le mouvement de son esprit.

Tout à coup une nouvelle idée se présenta.

— Qu'avait-il dit à sa mère ? Que devait-elle penser ? Serait-elle haute, fière, dédaigneuse comme elle savait l'être quelquefois ? Allait-elle ordonner à sa jeune compagne de partir à l'instant ? Qu'allait-il se passer ?

Elle considérait ce nouvel aspect de sa position, lorsque, sans accomplir la formalité préalable de frapper à la porte, Barbe entra vivement, de l'air empressé d'une personne qui apporte à la fois une nouvelle et un ordre.

— Mademoiselle Gabrielle, lui dit-elle, la princesse m'envoie vous prévenir que M. le comte est arrivé et qu'il y a beaucoup de monde à dîner : elle vous prie de vous faire belle.

Ce message, tombant au milieu des réflexions de Fleurange comme de l'eau froide sur un brasier, y produisit une sorte d'effervescence, et la confusion de ses pensées devint plus inextricable que jamais.

Elle regarda Barbe sans avoir l'air de la comprendre.

— Vous dormiez peut-être, dit-elle en remarquant la pâleur et le regard effaré de la jeune fille. Êtes vous malade ?

Cette demande suggéra à Fleurange l'idée de dire : " Oui " et d'ajouter qu'elle ne pouvait pas quitter sa chambre. Elle s'applaudissait déjà de cet heureux moyen de sortir d'embarras, lorsque Barbe s'écria !

— Rester dans votre chambre !... être malade ! Eh bien ! par exemple ! Un jour comme celui-ci !... Madame serait contente !... Allons donc, mademoiselle, vous savez bien qu'elle ne le permettrait jamais.

— Mais si la tête me fait mal au point de pouvoir à peine la soulever ? dit Fleurange.

Barbe la regarda. Fleurange ne mentait pas : elle avait mal à la tête, elle était fort pâle, et il y avait dans ses yeux, dans sa physionomie quelque chose d'inusité ; mais elle n'était pas moins belle que de coutume ; au contraire.

— Tenez, mademoiselle Gabrielle, vous n'êtes pas bien malade, allez, dit Barbe ; faites un effort, croyez-moi, sans cela vous allez voir la princesse monter ici, et vous serez bien forcée de lui obéir, alors.

Cette perspective ramena Fleurange à la soumission immédiate.

— Alors, Barbe, dit-elle, d'un ton à moitié plaintif, à moitié impatienté, qu'elle me dise ce qu'il faut mettre ! Me parer ! Oh ! si elle savait comme je déteste cela !

— Allons donc, mademoiselle, il y en a d'autres qui voudraient bien être à votre place, dit Barbe avec humeur.

En principe, elle était fort contraire à toutes les largesses de sa maîtresse envers sa demoiselle de compagnie. Mais elle se radoucit bientôt, car Fleurange avait un moyen de la désarmer dont elle usait souvent et toujours à propos.

— Tenez, Barbe, emportez ce châle ; il est à vous et revenez dans une heure me dire ce que la princesse m'aura ordonné de mettre ; c'est toujours le plus court et m'ôte l'embarras du choix.

Barbe la quitta et reparut en effet au bout d'une heure ; elle apportait une robe de gaze bleue de ciel et des épingles d'argent.

Tenez mademoiselle, voilà votre toilette pour aujourd'hui ; habillez-vous bien vite, je vais vous aider. Laissez-moi vous coiffer... là ! ... ces épingles brillantes font le meilleur effet dans vos cheveux noirs. Maintenant votre robe, vite. La princesse est déjà au salon, monsieur le comte aussi et beaucoup de monde, vous allez être en retard... voyons donc, à quoi pensez-vous, mademoiselle Gabrielle ? vous voilà assise maintenant, au lieu d'achever votre toilette ?

Fleurange, en effet, était à la fois agitée et distraite : elle allait et venait dans sa chambre ; s'asseyait et se levait, sans aucun égard pour les exhortations qui lui était adressées. Enfin elle se résigna à laisser Barbe l'habiller à son gré, et celle-ci, par amour de l'art, s'en acquitta si bien, que, lorsque la jeune fille ouvrit en tremblant la porte du salon, cherchant à se glisser inaperçue parmi les nombreux convives déjà réunis, il y eut un léger murmure d'admiration. Ceci ajouta à son trouble le plus mortel embarras. Si on lui eût demandé de quelle couleur était la robe qu'elle portait, il lui eût été impossible de le dire ; mais l'idée lui vint en ce moment que Barbe l'avait peut-être coiffée et habillée tout autrement, et beaucoup mieux que de coutume, et elle devint rouge en songeant à ce que la princesse pourrait penser de cette toilette inaccoutumée.

Mais la princesse ne semblait point s'occuper d'elle ; debout au milieu du salon dans la plus riche parure, elle faisait les honneurs avec son aisance ordinaire.

Tout d'un coup Fleurange entendit prononcer son nom.

— Gabrielle !

La princesse l'appelait et lui faisait signe d'approcher : Fleurange s'avança ... mais un nuage voilait sa vue, car, de loin, elle avait aperçu le comte Georges à côté de sa mère.

— Mon bracelet s'est ouvert ; rattachez-le-moi, Gabrielle, dit la princesse de son ton ordinaire, à la fois bienveillant et protecteur.

Fleurange s'inclina et rattacha le bracelet.

— Georges, dit alors la princesse, voici Gabrielle dont je vous ai souvent parlé. Gabrielle, voici mon fils.

Georges la salua sans rien dire. Fleurange en fit autant, mais une sensation pénible lui fit monter le sang au visage.

Pour la première fois de sa vie, il lui semblait être tacitement complice d'un mensonge, ou tout au moins d'une déception, et quoique soulagée par la certitude que la princesse n'avait aucun soupçon de ce qui s'était passé deux heures auparavant, un éclair de fierté mécontente traversait ses yeux lorsqu'elle les releva, en détournant la tête.

Le comte Georges la regarda attentivement un instant, puis devint pensif et ce fut avec effort qu'il prit part à la conversation pendant le temps du dîner. Dans la soirée, grâce au marquis Adelfardi, dont l'amitié lui était chère et l'esprit sympathique, il s'anima et brilla à son tour presque autant que son brillant interlocuteur, mais il ne s'approcha pas de Fleurange et il ne sembla pas même une seule fois jeter les yeux sur elle.

## XX

La princesse Catherine, malgré son air indifférent, n'était pourtant pas assez inexpérimentée pour imaginer qu'à l'âge de son fils, et avec son caractère, la présence de Fleurange sous son toit fût absolument exempte de danger. En même temps, tout ce qui eût changé les habitudes actuelles de sa vie l'eût fort contrariée et ce qui la contrariait était rarement admis par elle au nombre des choses possibles. Néanmoins elle observa Georges avec soin pendant deux ou trois jours, et elle se sentit bientôt d'autant plus rassurée que, d'ordinaire, il était avec elle fort peu dissimulé. Sans se laisser guider par sa mère, il ne cherchait point à lui cacher ses pensées et, au risque de lui causer parfois de très-grands déplaisirs, il lui permettait de lire jusqu'au fond de son cœur sans faire de grands efforts pour se soustraire à sa pénétration. Or, en ce moment, le résultat des observations de la princesse était de nature à la rassurer complètement,

Georges parlait à Fleurange sans affectation, comme sans empressement. Il ne paraissait jamais la distinguer autrement que par des actes de politesse qu'il eût accomplis de même vis-à-vis de toute autre. Il ne cherchait jamais à s'approcher d'elle et s'il la regardait, et parlait parfois de sa beauté comme tout le monde, c'était avec plus de réserve et de froideur que d'autres. La princesse en conclut avec une

double satisfaction que Georges était absorbé par une autre pensée, et comme elle désirait qu'il en fût ainsi, elle se livra facilement à la satisfaction de n'en pas douter et entra dans le repos de sa vie indolente.

Quant à Fleurange, l'effet de cette attitude du comte Georges fut singulier. Naturellement franche, droite et courageuse, elle avait une invincible répulsion pour toute espèce de dissimulation, et, pendant quelques jours, par le seul fait de s'être montré à elle sous deux aspects différents, il perdit à ses yeux une partie de son dangereux prestige. Lequel de ces deux aspects était le véritable ? jouait-il un rôle maintenant ? ou bien s'était-il joué d'elle le jour de son arrivée ? Ce simple doute mettait sa fierté d'accord avec sa raison et l'aidait à reprendre cet empire sur elle même qu'elle était accoutumée à posséder.

Peu à peu, l'impression de ce premier jour devint moins vive, et elle parvint presque à effacer de son souvenir la scène que le comte Georges semblait avoir lui-même si complètement oubliée.

Qu'il en fût ainsi ou non, la princesse, nous l'avons dit, cessa de le suivre de ses regards inquiets, et la jeune fille, débarrassée de la gêne qu'elle avait d'abord éprouvée, se hasarda peu à peu à prendre sa part de la conversation générale, même lorsqu'il était présent. Bientôt elle se laissa aller au plaisir de jouir d'un esprit qui donnait un intérêt nouveau pour elle à tout les sujets, et pour lequel aucun ne semblait être indifférent ou inconnu. A cet égard, il ressemblait au marquis Adelardi ; mais il était moins froid, moins railleur que celui-ci, et ne savait point, comme lui, quitter la région des sujets intéressants, pour celle où s'épanouissent les médisances de coterie, ou les bavardages de salon. Ils étaient cependant fort liés, et, sans se ressembler parfaitement, assez d'accord pour se plaire, toujours ensemble, et ne jamais se heurter.

Un sujet en particulier les passionnait tout deux au même degré. C'était celui de la politique. Partout ailleurs, probablement ce sujet eût grandement ennuyé Fleurange ; mais ici, il l'intéressait en dépit d'elle-même. Le comte Georges savait donner un noble accent aux sentiments qu'il exprimait, et sans comprendre toujours parfaitement ce dont il s'agissait, elle se sentait entraînée par la fière indépendance de son langage, par son amour pour la liberté, par sa tendance à prendre partout et toujours le parti des faibles et des opprimés. Ce sont là, en politique, de grands traits que les femmes saisissent sans peine, et leur sympathie est facilement acquise à toutes les causes et à toutes les opinions où elles croient les retrouver. Aussi, tout en écoutant, silencieuse et émue, Fleurange se sentait-elle, parfois, passionnément d'accord avec celui qui possédait le charme

d'une éloquence entraînant, dont il n'était pas suprenant que l'effet fût sur elle aussi puissant que nouveau.

Le marquis ne semblait pas moins occupé de l'histoire contemporaine que son ami, et il en parlait aussi volontiers que lui, à moins toutefois qu'il ne fût question de celle de son propre pays. En ce cas, il devenait silencieux, et il était à peu près impossible de poursuivre avec lui une conversation sur ce terrain.

Fleurange prenait fort rarement la parole. La conversation d'ordinaire ne s'adressait point à elle, et jamais, depuis le jour de l'arrivée du comte Georges, elle ne s'était retrouvée seule avec lui.

Un soir, le salon de la princesse était comme de coutume, rempli de monde, et Fleurange, placée devant une table, servait le thé. C'était là une de ses attributions journalières. Chacun venait lui en demander une tasse, et quelques personnes seulement occupaient les sièges placés autour de la table. De ce nombre était le marquis Adelardi, qui, cette fois, avait entamé avec le jeune artiste Livio et dom Pomponio, une dissertation sur le sujet de l'art ancien et moderne en Italie. En ce moment le comte Georges s'approcha ; il écouta quelques temps en silence, puis il se mêla à la conversation. Une chaise était vacante près de Fleurange, il s'y plaça et pendant quelque temps, la discussion se poursuivit avec vivacité. Fleurange écoutait, le coude sur la table, les yeux baissés ; elle ne disait pas une parole, mais elle ne perdait pas une de celles qui se disaient près d'elle. Bientôt la conversation passa de l'Italie à l'Allemagne, et l'on parla de l'école de peinture qui commençait à y produire de grandes œuvres. Après en avoir énuméré quelques-unes en nommant leurs auteurs, le comte Georges prononça soudainement le nom de Julian Steinberg, et ajouta que l'œuvre la plus remarquable de ce jeune artiste se trouvait à Francfort " dans la galerie du professeur Ludwig Dornthal. "

Fleurange n'ignorait pas, sans doute, qu'il connût ses amis ; mais jamais l'occasion d'en parler ne s'était encore offerte, et ces noms ainsi prononcés subitement, devant elle, la firent tressaillir. Elle leva vivement la tête et eut peine à réprimer l'exclamation qui était déjà sur ses lèvres.

Mais ce mouvement ne fut aperçu que par celui qui y avait donné lieu. Il laissa tomber la conversation. Quelques instants après, les autres quittèrent la table. Lui seule y demeura un instant :

— Mademoiselle Gabrielle, lui dit-il, veuillez me dire, de grâce, si je vous ai tout à l'heure involontairement contrariée ou blessée ?... Ce serait bien contraire à mon intention...

Fleurange l'interrompit vivement :

— Oh ! non ! dit-elle, non, assurément !

Et ces mots furent immédiatement suivis d'une explication que la jeune fille donna en ce moment avec autant d'expansion que de franchise. Le comte Georges apprit ainsi, pour la première fois, sa parenté avec les Dornthal. Mais ce sujet une fois entamé, il amena bientôt une nouvelle et plus importante révélation. Depuis le premier jour, pour plus d'une raison facile à comprendre, le tableau de Cordelia n'avait été rappelé ni par l'un ni par l'autre. Maintenant, devenue plus confiante et entraînée d'ailleurs par le charme des souvenirs réveillés, Fleurange osa lui apprendre qu'elle influence avait eu sur sa vie le hasard qui l'avait rendu possesseur du dernier tableau de son père ; et, d'une voix émue, elle le remercia du bonheur dont il avait été pour elle la cause involontaire...

Elle s'arrêta toutefois bien vite, et son cœur, comme le premier jour battit d'une émotion mêlée d'épouvante, car tandis qu'elle parlait, les yeux du comte Georges, fixé sur les siens, avaient repris l'expression que, depuis ce jour, elle n'y avait jamais revue, et encore une fois comme alors, elle lui entendit prononcer son nom, avec cet accent qu'elle avait cherché à oublier.

— Fleurange!... oh ! n'est-ce point étrange, ce que vous me dites ! Quoi ! cette Cordelia a transformé votre vie, comme la mienne ! N'est-ce pas là, dites-le-moi, l'indice d'une destinée à la quelle il ne faut pas chercher à nous soustraire ?

Tels furent les mots qu'il articula à voix basse, mais il s'arrêta à son tour. La vive rougeur de Fleurange s'était transformée en une pâleur effrayante.

Nous l'avons dit, le mot *devoir* rendait à l'âme de cette jeune fille un son étrangement juste et puissant. Les paroles qu'elle venait d'entendre lui causeraient plutôt le saisissement d'une cloche d'alarme, que l'émotion dangereuse qu'elles auraient pu faire naître. Elle demeura un instant en silence tandis que Georges la contemplait immobile et interdit. Enfin elle parvint à calmer l'involontaire battement de son cœur, et relevant ses beaux yeux calmes et graves, elle le regarda avec autant de dignité fière, dans son maintien, que si elle eût été une reine, et que le plus obscur de ses sujets eût oublié la distance qui les séparait.

— Monsieur le comte, lui dit-elle, j'en appelle à vous-même : est-ce là le langage que vous devez tenir à une pauvre orpheline qui se trouve sous la protection et au service de votre mère ?

Le respect profond du regard qui se baissa devant le sien, fut pour Fleurange une réparation suffisante. Mais la tendresse et la douleur mêlées à ce respect rendirent peut-être cette muette réponse plus dangereuse pour celle à qui elle s'adressait, que les ardentes paroles qui l'avaient précédée. Elle se leva sur-le-champ cependant, sans

ajouter un mot, et elle quitta le salon, pour n'y plus reparaitre de la soirée.

## XXI

Le comte Georges était demeuré à la place où elle l'avait laissé, un temps plus long qu'il ne le croyait lui-même, lorsqu'il se sentit toucher légèrement l'épaule.

C'était Adelardi qui troublait ainsi sa rêverie.

— A quoi pensez-vous, Georges ? lui dit-il. Vous ne seriez pas plus absorbé par la contemplation de cette tasse de thé vide, si elle était l'un de ces vases magnifiques dont vous nous parliez l'autre jour, où vos compatriotes déchiffrent de prophétiques hiéroglyphes<sup>1</sup>.

Le comte Georges leva la tête en souriant.

— La comparaison n'est pas mauvaise, dit-il, car c'est précisément à l'avenir que je pensais. Oui, je voudrais me faire dire ma bonne aventure, et si je croyais aux charmes dont vous parlez, j'y aurais recours sur l'heure.

Il se leva en parlant ainsi, et promena son regard autour de la chambre.

Le salon était brillant et rempli de monde. Sa mère plus parée encore que de coutume, semblait regarder avec satisfaction les groupes nombreux de femmes élégantes, d'hommes de tout âge, de notabilités de tous pays, réunis autour d'elle ce soir-là ; et rien ne justifiait l'air ennuyé de celui qui aurait dû l'aider à faire les honneurs de la soirée, encore bien moins les paroles suivantes :

— Qu'elle insupportable cohue !... Si vous en avez assez comme moi, Adelardi, allons-nous-en, et venez tranquillement chez moi fumer un cigare.

— D'accord sur le dernier point. Quand à l'autre, c'est votre humeur d'horoscope qui vous fait envisager les choses sous cet aspect... Voyons !... poursuivit-il, lorsqu'ils furent établis, l'un dans un fauteuil, l'autre sur une dormeuse, dans la pièce où nous avons un jour suivi Fleurange ; voyons, Georges, voulez vous que sans être sorcier, j'essaye, moi, de vous prédire cet avenir que vous voulez connaître ?

Georges alluma son cigare, et après avoir fumé quelques instants en silence, il dit :

<sup>1</sup> Cette allusion se rapporte à un badinage superstitieux auquel on se livre en Russie, dans la nuit qui précède le jour de l'an : il consiste à verser de la cire fondue dans un bassin rempli d'eau froide, en se servant des dessins qui se produisent ainsi dans l'eau pour tirer les horoscopes.

— Vous n'êtes pas sorcier, sans doute, Adelardi, mais vous ne seriez pas Italien, si vous n'aviez pas un certain talent de divination. Allons, j'y consens, faisons-en l'épreuve. Vous savez que, de longue date, vous avez le droit de tout me dire.

— Eh bien je commence : mais auparavant, permettez-moi de vous demander l'explication de ce rideau qui, depuis votre retour, cache le tableau qui est là devant moi.

— Vous souvenez-vous de ce que représente ce tableau !

— Oui, parfaitement : il représente Cordelia aux pieds du roi Lear endormi.

— Et l'avez-vous jamais regardé attentivement ?

— Oui, Georges, très attentivement. En sorte que... tenez je puis vous éviter la peine de répondre à la question que je viens de vous faire, je sais pourquoi vous le cachez maintenant.

— Voyons.

— Vous le cachez, par la crainte que chacun ne soit aujourd'hui frappé de la ressemblance de ce portrait à son modèle.

Georges ne répondit pas sur-le-champ.

— Si vous avez deviné juste, dit-il enfin, serais-je obligé de vous le dire ?

— Oui, au jeu que nous jouons, il faut une franchise mutuelle, ou bien parlons d'autre chose.

— Non, Adelardi, poursuivons l'entretien puisque nous l'avons commencé.

— Eh bien, je le poursuis, et dussiez vous m'en vouloir, j'irai maintenant jusqu'au bout. Jusqu'à ce jour, j'en conviens, vous avez fort bien dissimulé le passé qui vous domine pour le moment. Je crois être le seul qui l'ait pénétré, si ce n'est peut-être aussi celle qui l'inspire... Mais c'est un point dont je ne suis pas certain... Le caractère de cette jeune fille m'échappe.

— C'en est un, en effet, que des hommes comme nous, Adelardi, n'ont pas souvent occasion d'étudier.

— J'en conviens ; aussi, voilà pourquoi votre mobile fantaisie est surprise et fixée. De plus, malgré les apparences auxquelles peut prêter ce tableau, votre rencontre ici est fortuite, et vous ne vous attendiez pas le moins du monde à retrouver Cordelia sous votre toit, autrement qu'en peinture.

— Ici, vous n'êtes plus devin, puisque ce fait c'est moi qui vous l'ai appris.

— Oui, mais je vous ai cru, ce qu'un autre moins exercé n'eût point fait peut-être. Or donc, cette rencontre imprévue et surprenante a donné à votre fascination précédente l'aspect d'une sorte de destinée, de sort fatal...

Georges, sans l'interrompre, rougit un peu, en se rappelant les paroles qu'il avait dites peu d'instants auparavant à Fleurange.

— Fatal, poursuivit Adelardi, cela signifie irrésistible ; irrésistible, cela veut dire que, sans hésitation, sans scrupule, sans remords, vous allez chercher à abuser de cet ascendant que vous ne savez que trop bien exercer ; cela veut dire enfin...

— Achevez, dit le comte Georges.

— Tenez, Georges, les sermons me siéraient fort mal, et je ne me hasarderais pas à vous en adresser ; mais fussiez-vous trouver ce que je vais vous dire étrange dans ma bouche, je vous déclare que tendre un piège à cette noble créature, ou seulement porter atteinte, par une parole à cette auréole d'honnêteté et de pureté dont elle est entourée ce serait à mes yeux une infamie.

— Et cette infamie, vous m'en croyez capable ; je vous remercie, Adelardi.

— Voyons, Georges, jurez-moi que vous n'y pensez pas.

— A quoi ?

— A elle.

— A elle ? je ne puis vous jurer cela. Mais je m'étonne que le respect que vous même (peu coutumier du fait) vous ressentez malgré vous, vous m'en croyiez absolument incapable.

— Alors, à quoi pensez vous, Georges ?

Georges ne répondit pas, et, au bout d'un instant de silence, le marquis Adelardi reprit d'un ton plus grave :

— Mon cher ami, ayant quarante ans, c'est-à-dire près de quinze ans de plus que vous, je me crois permis de vous dire que si, entre une infamie et une folie, la folie est préférable, il serait pourtant bon de réfléchir que les meilleures sont les plus courtes, et que les pires de toutes, sont les folies irréparables.

— Nous oublions nos rôles, Adelardi : je n'ai pas d'aveux ni de révélations à vous faire, vous n'avez pas de conseils à me donner. Vous avez entrepris, non pas de me dire ce que je dois faire, mais de me prédire ce que je ferai.

— Eh bien, voici mon horoscope (dictée, j'en conviens par ce que je désire autant que par ce que je prévois) : vous échapperez à la folie qui vous séduit, et vous maintiendrez la parole qui vous engage.

Le front de Georges se rembrunit.

— Parole que ma mère vous a sans doute chargé de me rappeler.

— Non, je vous parle en ami et tout à fait spontanément. Si je le faisais de la part de votre mère, je ne serais pas, du reste, embarrassé d'en convenir.

— Il est certain qu'elle s'en charge assez souvent elle-même.

Cette promesse supposée, est, depuis quelque temps, devenue son idée fixe.

— Supposée !

— Oui, supposée, car c'est un sujet sur lequel je n'ai articulé aucune parole positive.

— Aucune parole ? Allons, Georges, soyez loyal ou bien arrêtons-nous.

— Non, causons. J'ai besoin, parfois, d'ouvrir le fond de mon cœur. Eh bien, il y a deux ans, oui, j'en conviens, lorsque je rencontrai pour la première fois Vera de Liningen, je fus frappé de sa beauté, et plus encore, séduit par son esprit, et si je fusse alors demeuré près d'elle, peut-être me fût-il devenu difficile de la quitter. En ce cas, sans doute, à l'heure qu'il est, mon sort serait fixé. J'aurais subi le joug, et je serais non seulement marié, mais peut-être aurai-je l'avantage d'être un personnage de la cour, revêtu de quelque-une des dignités auxquelles pouvait fort bien prétendre l'époux d'une demoiselle d'honneur en faveur.

— Eh bien, mon cher ami, en considérant que cette demoiselle d'honneur est riche, noble, et l'une des plus jolies personnes de la cour ; en outre, que vous en aviez alors la tête tournée et qu'elle-même ne faisait point mystère de la préférence qu'elle vous accordait, je ne vois pas que ce fût là une extrémité très-redoutable.

— Non, j'en conviens ; si jamais je n'avais quitté Pétersbourg, peut-être le bonheur s'y fût-il trouvé pour moi dans ces conditions. Maintenant est-ce heureux ou malheureux ? je ne le sais, mais à force d'avoir respiré un autre air, je ne pourrais plus vivre dans celui-là. Mille sentiments, mille sympathies, mille opinions peu à peu devenues les miennes, me feraient aujourd'hui regarder la chaîne d'or d'une place de cour comme le pire des esclavages. Cela seul eût suffi pour faire avorter sur mes lèvres les paroles que Vera attendait peut-être, mais qu'elle sait bien que jamais je n'ai prononcées. Quand aux suppositions du monde, que m'inporte ?

— Vous m'avouerez bien, cependant, que ce n'est pas là l'unique motif de cette rupture.

— Non, si rupture il y a. Ce motif, en effet, n'est pas ou n'est plus le seul.

— Je m'en doutais bien, et je saurais vraiment vous dire lequel de ces deux motifs je déplore le plus.

— En vérité, Adelardi, dit Georges, avec impatience, je pourrais trouver bien singulier toutes ces sollicitudes de votre part. Vous m'avez dit vous-même, un jour, que la manière dont se font la plupart des mariages en Italie vous avait décidé à demeurer garçon, et vous voilà aussi scandalisé de la perspective de me voir choisir,

un peu en dehors de quelques convenances, une femme de mon choix, que pourrait l'être le marquis Trombelli lui même !...

Adelardi sourit.

— Ce n'est pas tout, et ce qui suit est encore plus fort : je ne suis pas satisfait et charmé du régime politique sous lequel le ciel m'a fait naître, et c'est vous, Adelardi, vous qui vous en étonnez et vous en inquiétez !... Mais alors je vous demanderai, à mon tour, pourquoi vous ne retournez pas vous même à Milan, pour y jouir, en fidèle sujet, du régime paternel sous lequel il vous est permis de vivre ?

L'expression de spirituelle bonne humeur qui caractérisait la physionomie du marquis changea tout d'un coup et devint grave et presque sombre.

— Arrêtez-vous, Georges, dit-il d'une voix émue.

— Pardonnez-moi, Adelardi, mais c'est qu'en vérité il y a des sujets sur lesquels il m'est impossible de concevoir que nous ne soyons pas d'accord.

Adelardi demeura sans parler quelques instants, puis avec un certain effort, il reprit :

— Écoutez-moi, Georges, j'ai pour vous l'amitié la plus sincère, et vous n'en douteriez pas si vous saviez ce qui m'en coûte pour rester sur le terrain où notre entretien nous à amenés ; mais enfin peut-être ne vous sera-t-il pas inutile de m'entendre : laissez-moi donc vous dire deux mots sur un sujet que j'évite d'ordinaire, vous le savez, ayant, en certains cas, assez d'empire sur moi-même pour me taire, pas assez pour parler froidement. Lorsque j'étais jeune, plus encore que vous ne l'êtes aujourd'hui, j'ai ressenti jusqu'au vertige, cette passion connue de ceux-là seuls dont la patrie est asservie. Oui, — continua-t-il avec une émotion tout à fait inusitée chez lui, — la patrie heureuse, glorieuse, honorée et puissante, est sans doute aussi l'objet d'un culte qu'aucun noble cœur ne lui refuse, mais pour sentir ce culte se transformer en une passion douloureuse et insensée, il faut voir sa patrie brisée et humiliée, il faut qu'elle soit dans la poussière et foulée aux pieds ; il faut que son nom soit effacé de la mémoire de tous ; il faut qu'on lui refuse jusqu'au droit de le porter, et jusqu'à celui de vivre !

— Eh ! sans doute, Adelardi, s'écria Georges, avec l'accent de la plus vive sympathie, je la conçois, cette douleur !... je ne la conçois que trop bien. Mais l'Italie n'est pas, en Europe, la seule nation opprimée, et le hasard qui fait appartenir un homme à l'un des pays oppresseurs, ne l'oblige pas à en partager les excès, ne lui interdit pas, j'imagine, le droit d'en gémir ?

— A cela je répondrai tout à l'heure. Maintenant, Georges, laissez-moi achever, car ce discours nous ne le reprendrons plus. Sous l'empire de cette passion, comme tant d'autres, hélas ! de mon âge, de mon rang, de mon pays, je cédaï à la folie des tentatives coupables, ou du moins je m'en donnais l'apparence, et comme plusieurs de ceux qui valent mieux que moi, et un grand nombre qui ne me valent pas, je subis, tour à tour, vous le savez, prison, confiscations, exil. Ces peines, je ne les regrette pas, car lorsqu'on ne peut pas servir sa patrie, il y a une sorte de douceur à souffrir pour elle ; mais ce que je regrette, c'est de les avoir méritées ?

— Méritées ?

— Oui, à coup sûr, car j'avais appartenu un jour à l'une de ces sectes qui nous dévorent. Naturellement, comme d'autres, je m'étais trouvé excusable, l'attrait qui nous entraîne semble si puissant ! le but que nous poursuivons semble si noble ! Eh bien, Georges...

Le marquis s'arrêta un instant, et il sembla avoir de la peine à poursuivre.

— Eh bien, reprit-il bientôt avec énergie, je vous le dis : il n'y a ni force, ni honneur, ni vertu, ni loyauté, ni probité, ni rien de ce qui rend, ici-bas, un homme digne de respect ou seulement d'estime ; rien, vous dis-je, qui puisse résister à l'air empoisonné que l'on respire dans ces régions maudites. J'ai été puni tardivement, car la dénonciation n'a eu son effet que lorsque je les avais quittées ; mais j'ai été puni justement car je les avais traversées !

Georges ému et surpris ne songeait pas à l'interrompre.

— L'acte de ma vie dont je m'applaudis le plus, poursuivit Adeldardi, l'acte pour lequel il m'a fallu plus de courage que pour affronter mille fois la mort autrement, cet acte a été celui de me séparer avec éclat, avec mépris, avec horreur de tous ceux dont je m'étais trouvé un instant rapproché ainsi !

Il se promenait avec agitation tout en parlant.

Depuis lors, dit-il bientôt avec plus de calme, j'ai couru plusieurs dangers dont je ne vous parlerai pas, et j'ai subi les diverses peines que vous savez. Maintenant je vis ici, hors de ma ville natale, séparé de tous les miens, et persuadé que le jour qui changera la destinée de l'Italie ne se lèvera pas pour ma génération, certain pourtant que ce jour viendra, mais certain surtout que ses ennemis les plus funestes, ce ne sont pas ses maîtres, non pas même ses maîtres les plus durs ; mais ce sont ces faux et perfides amis qu'elle nomme ses frères, ses héros et parfois ses martyrs !

Le marquis vint reprendre sa place auprès de Georges, et lui serrant la main :

— En voilà assez sur mon compte, lui dit-il ; revenons-en maintenant à vous, dont il serait absurde, vous en conviendrez, de comparer la situation avec la mienne.

— Je le reconnais. Et cependant, Adelardi, vous voudriez régénérer votre pays, et moi je voudrais transformer le mien.

— Oui, mais malgré toutes les ombres qui, dites-vous, obscurcissent son règne, le souverain qui vous gouverne aujourd'hui demeurera, soyez-en sûr, dans l'histoire, l'un des représentants les plus nobles et les plus sympathiques de ce pouvoir suprême, si lourd à porter.

— Eh bien c'est précisément là ce qui me décourage : pour réaliser mon rêve, il faudrait au successeur d'Alexandre I<sup>er</sup> toutes ses qualités et pas un de ses défauts ; vous avouerez que ce n'est pas là ce que semble nous promettre l'avenir !

— Ne recommençons pas à faire d'horoscopes sur ce nouveau sujet, mais écoutez seulement un dernier conseil. Malgré vos rêves, vos aspirations, vos opinions ou vos sympathies exaltées, je suis persuadé que rien ne vous entraînera jamais à prendre part dans votre pays à aucune entreprise coupable. Eh bien, Georges, croyez-en un conspirateur converti, fuyez le contact de ceux qui moins scrupuleux que vous sur leurs actes, tiennent à peu près le même langage que vous, et croyez de plus que, lorsqu'on en vient à subir une condamnation, il est infiniment désagréable de sentir qu'on l'a méritée par une folle imprudence et qu'on est victime de personne que de soi-même.

Leur long entretien les avait conduits bien loin de leur point de départ. Il était trop tard maintenant pour le reprendre. Mais le marquis Adelardi se promit d'y revenir une autre fois et d'obtenir de Georges une confiance complète. Il comprenait bien quel était le danger présent. Il regardait le devoir de lutter contre ce danger comme un de ceux que lui imposait l'amitié. Mais, malgré toute sa fine perspicacité, il n'avait pas su discerner que celle qui le faisait naître saurait mieux que personne le conjurer.

## XXII

Pendant que cet entretien avait lieu, Fleurange était assise à la place que nous connaissons, au sommet des marches de pierre de sa fenêtre, regardant à la clarté de la lune la grande ombre des colonnes se dessiner sous le portique, écoutant le bruit de l'eau qui, seule, de ce côté, troublait le silence de la nuit, et respirant la vague odeur de fleurs d'orangers dont l'air était embaumé.

Plusieurs mois s'étaient écoulés depuis le jour de l'arrivée de Georges, jour où le rêve secret caché au fond de ses pensées avait semblé un instant se transformer en réalité, évanouie, toutefois, aussi promptement qu'entrevue. Maintenant, elle était émue et troublée de nouveau, mais c'était bien autrement et plus profondément que la première fois.

Sous l'empire de cette émotion et de ce trouble, à quoi pensait-elle?... Pourquoi ses yeux erraient-ils si tristement autour d'elle, tandis que la nuit était si brillante et parfumée et que dans ses oreilles vibraient encore des paroles qui, en dépit d'elle-même, faisaient battre son cœur d'une triomphante joie ?

A quoi pensait-elle ? Veut-on le savoir ? veut-on savoir en quel lieu l'un de ces mouvements de l'imagination qu'on ne peut ni expliquer ni maîtriser, transportait en ce moment sa mémoire ? Était-ce aux Cascines où, la veille encore, le comte Georges était demeuré si longtemps à cheval près de la calèche de sa mère ? Était-ce dans l'une de ces galeries où plus d'une fois il lui avait fait remarquer des merveilles cachées aux observateurs superficiels, mais si bien comprises de celle à qui elles étaient révélées ? ou bien était-ce dans ce même salon qu'elle venait de quitter, et se souvenait-elle maintenant de ce dernier regard dont elle avait détourné le sien ? Non ; le lieu présent en ce moment à son souvenir, c'était le jardin de la vieille maison, l'heure qu'elle se retraçait, c'était la dernière qu'elle y eût passée ! La lueur était brillante aussi ce soir-là ! l'air était doux, les fleurs répandaient leur parfums ! mais le mot *adieu* semblait inscrit partout et transformait en tristesse toute la beauté de la soirée. Adieu, sans espoir et sans revoir ! que lui répétait en ce moment, avec un plus douloureux accent, la splendeur bien autre de cette nuit d'Italie. Adieu !... adieu encore ! oui, adieu !

Il fallait s'arracher de ce lieu trop cher, rompre ce charme trop périlleux, cela devenait clair et évident.

Un instant, un instant seulement, elle permit à sa pensée de contempler le bonheur qu'il fallait fuir. Elle laissa son imagination le lui représenter tel qu'il eût pu être si rien ne le lui eût interdit, et alors, avec une lucidité et une sincérité à laquelle ne se mêlait aucune exaltation, elle reconnut qu'elle l'eût acheté au prix de tous les sacrifices, hormis ceux que sa conscience lui défendait de faire. Oui, vivre sans remords auprès de Georges, devenir sa femme et que, par impossible, sa mère y consentit !... pour acheter cette destinée, elle sentit que *rien* ne lui semblerait redoutable et qu'elle accepterait avec transport la pauvreté, les rudes travaux, la souffrance, la mort elle-même !

En lisant ces mots, beaucoup de gens expérimentés souriront et

diront que ce sont là, sous l'empire de la passion, des sacrifices imaginaires que la jeunesse s'impose très-volontiers, mais que fort heureusement la vie met leur sincérité bien rarement à l'épreuve. Nous l'admettons, et, sans nous arrêter plus longtemps à considérer l'improbable avenir que Fleurange appelait ainsi de ses vœux, nous constaterons pourtant qu'en attendant ces épreuves imaginaires, elle se disposait bravement à subir celle qui s'offrait alors à elle en réalité. Or ces mêmes gens expérimentés en conviendront, elle était la plus difficile de toutes. D'abord parce qu'elle était réelle et non imaginaire, ensuite parce qu'il a toujours été plus facile de faire, par amour, de grands sacrifices, que de renoncer à l'amour lui-même qui les rend si légers et parfois si chers.

Oui, il n'y avait plus à hésiter, il fallait de nouveau briser le fil renoué de sa vie... Et quel brisement cette fois ! Il fallait s'éloigner, s'éloigner sans retour. Après ce qui venait de se passer, il n'y avait plus pour elle d'illusion ou de sécurité possible. Elle trahissait, en demeurant, tous les devoirs que lui imposaient sa situation près de la princesse à la reconnaissance qu'elle lui devait. Oui, il fallait partir, mais comment ? sous quel prétexte ? où aller ? Hélas ! et ses frères, fallait-il renoncer à la douce joie de les secourir, joie dont la générosité de la princesse se plaisait à lui faciliter les moyens ? Cette dernière pensée confirma pourtant toutes les autres : certes, pour tant de bienfaits elle ne lui rendrait pas le chagrin et la douleur, non ! pas même le déplaisir et l'inquiétude. A tout prix, il fallait partir, mais sans que la princesse devinât le motif de son départ, et cependant il était nécessaire d'obtenir son consentement. C'était là une grande difficulté, car elle prévoyait de sa part une vive résistance.

— Que faire ? que faire ? répétait avec perplexité la pauvre Fleurange. Mon Dieu ! mon Dieu ! vous m'aidez, car ce que je cherche, c'est le moyen de faire votre volonté ; ce que je veux, c'est de le trouver.

Tandis que la jeune fille pensait, luttait et priait ainsi, les heures s'écoulaient. Déjà une fois elle avait quitté sa fenêtre ; mais sentant qu'elle ne pourrait pas dormir, elle s'était contentée d'ôter la robe qu'elle avait portée pendant la soirée et de mettre une robe de chambre, puis sans s'apercevoir que la nuit était fort avancée, elle était venue reprendre la place qu'elle avait quittée et la rêverie qu'elle avait interrompue.

Tout d'un coup elle entendit des pas dans le corridor qui conduisait à l'escalier dérobé, et bientôt on frappa vivement à sa porte.

Elle ouvrit à l'instant.

C'était Barbe :

— Quoi ! dit-elle d'un air surpris, vous êtes encore debout à l'heure qu'il est ?

— Oui, dit Fleurange, je n'avais pas sommeil, et...

Barbe l'interrompit :

— Tant mieux, dit-elle, car la princesse est malade et vous demande sur-le-champ. Venez, venez vite, mademoiselle, car, vous le savez, j'ai si peur quand je la vois dans cet état-là, que je perds la tête.

Fleurange était au bout du corridor avant que Barbe eût achevé de parler, et en un clin d'œil elle fut au chevet de sa maîtresse. C'était évidemment le début de l'une de ces grandes et douloureuses crises auxquelles elle était sujette

Elle n'en avait point eu de semblable depuis leur arrivée : à l'instant même, toutes les instructions et toutes les recommandations du docteur Leblanc revinrent à la mémoire de Fleurange. Son attitude se transforma. Au lieu d'attendre et d'obéir, ce fut elle qui tout à coup ordonna ; ce fut à elle que chacun obéit, et bientôt sa calme fermeté apaisa en partie l'espèce d'épouvante qui s'emparait, dans cette maison, de tous les serviteurs, lorsque la maladie (et la maladie sous cette forme effrayante) envahissait ainsi le luxueux bien-être dont ils étaient entourés. Georges lui-même n'en était pas exempt : le premier, il avait couru au chevet de sa mère, et maintenant il soutenait sa tête renversée et cherchait à s'emparer de ses mains qu'agitait un mouvement convulsif ; mais, peu habitué à ce spectacle, il tremblait malgré lui, et son courage habituel ne lui servait ici absolument à rien.

Fleurange s'en aperçut et lui fit signe de lui céder sa place, ou plutôt elle la prit sans qu'il pût l'en empêcher, et il resta immobile près d'elle, tandis qu'avec un merveilleux mélange de force et d'adresse, elle parvenait à maîtriser le redoutable paroxysme.

— Parlez-lui encore, dit Georges ; lorsqu'elle entend votre voix ou que votre main se pose sur la sienne, elle se calme à l'instant.

— Soyez tranquille, répondit Fleurange, et laissez moi avec elle. Laissez-moi seule ici, je vous en prie.

Sur cette injonction, Georges s'éloigna du lit, mais il ne quitta pas la chambre et demeura appuyé contre le mur, dans l'ombre, regardant de loin, à la lueur d'une lampe voilée, le visage altéré de sa mère. Toutes les traces encore visibles d'une beauté que savait faire ressortir l'art le plus raffiné de la toilette, avaient soudainement disparu. En une heure, elle avait vieilli de dix ans. D'effrayantes contractions passaient sur son visage, et ses yeux errant autour d'elle avec égarement semblaient passer en revue, d'un air de repro-

che, tous les objets accumulés pour son bien-être et si impuissants, en ce moment, à la soulager.

Ce spectacle fit frissonner Georges. Il comptait cependant non-seulement parmi les hommes d'une bravoure reconnue, mais parmi ceux dont on cite la témérité presque insensée. Mille fois, sans motif suffisant, il avait bravé la mort et affronté des périls dont le seul motif était l'attrait du péril lui-même. Ce genre de courage n'a rien de commun, toutefois, avec celui qui fait regarder d'un œil calme la souffrance et la mort, non pas sous l'aspect dont les revêt l'exaltation même qui nous précipite à leur rencontre, mais telles qu'elles s'offrent à nous sur tous les lits de douleur, et telles qu'elles nous attendent !

Entrevues ainsi, Georges en avait horreur ; il se détournait d'elles avec la répulsion d'une nature délicate et noble, mais amollie par le plaisir et l'égoïsme, et qui eût, en tout temps, été plus capable d'éclatants dévouements que d'obscurs sacrifices.

Malgré sa tendresse véritable pour sa mère, il est donc fort probable qu'il n'eût point supporté longtemps l'impression pénible qu'il ressentait, si la lugubre lumière qui transformait tout autour de lui ne lui eût permis de discerner les mouvements et les attraits de celle qui le remplaçait si efficacement auprès d'elle. Il demeura donc où il se trouvait, contemplant avec admiration l'attitude calme et simple de Fleurange. Elle avait déjà congédié plusieurs femmes dont les services étaient superflus, et peu à peu l'ordre et la tranquillité s'étaient rétablis autour d'elle. Barbe allait et venait encore, s'agitant beaucoup et faisant preuve de bonne volonté, mais déguisant mal une terreur qu'elle n'avait jamais pu vaincre dès qu'elle voyait sa maîtresse en proie à un accès du mal dont elle était atteinte. A cet égard, Barbe n'avait jamais éprouvé le moindre déplaisir de l'intervention de Fleurange, et ce fut maintenant avec une secrète joie qu'elle reçut de celle-ci l'ordre de se retirer.

— Il est près de quatre heures, dit Fleurange en regardant la magnifique horloge placée en face d'elle. Elle est un peu plus tranquille : allez vous reposer, Barbe

— Et vous mademoiselle ?

— Moi, je reste ici ; je n'en bougerai pas avant sept heures ; à cette heure-là, le médecin reviendra. Après sa visite, j'irai me reposer et vous viendrez ici prendre ma place.

Cet ordre, calme et précis, n'était point de ceux que Barbe eût envie de se faire répéter deux fois. Elle se hâta de placer un fauteuil près de la jeune fille ; elle mit à ses côtés une table où se trouvaient tous les médicaments dont elle pourrait avoir besoin et sortit, sans

se douter qu'elle ne laissait pas Fleurange tout à fait seule auprès de la malade.

Georges hésita un moment : abandonner maintenant Fleurange à cette veillée solitaire, cela était presque une lâcheté ; demeurer ainsi près d'elle, à son insu, presque une trahison. Il se décida donc à quitter le coin obscur qu'il occupait, et il se rapprocha doucement du lit.

Au bruit de ses pas, Fleurange tourna vivement la tête et tressaillit. Ce léger mouvement suffit pour réveiller la malade. C'était pour elle recommencer à souffrir, et le spasme à peine calmé recommença plus violent que jamais. Pendant quelques instants, la présence et l'aide de Georges ne furent point inutiles à la jeune fille, mais, tandis qu'elle conservait son sang-froid, il perdait le sien, et semblait hors d'état de supporter la vue de cette souffrance qu'il ne pouvait soulager.

— Ma mère! ma pauvre mère! s'écria-t-il avec angoisse, regardez-moi ! regardez-moi !

— Silence ! dit tout bas Fleurange, et elle ajouta, presque à son oreille : Pas un mot, pas un seul... il faut du calme et un silence absolu.

— Gabrielle ! Gabrielle ! ajouta la malade avec agitation.

Fleurange passa son bras sous la tête de sa maîtresse et la soutint d'une main, tandis que de l'autre elle serrait ses mains glacées.

— O Gabrielle ne me quittez pas ! ne me quittez jamais ; poursuivit la princesse d'une voix méconnaissable.

Fleurange cacha son visage dans l'oreiller sur lequel elle était appuyée, tandis qu'une autre voix répétait tout bas, près d'elle :

— Oh ! non, jamais !

Au bout d'un instant, elle releva la tête.

— Laissez-nous maintenant, monsieur le comte, je vous le demande.

Il y avait une irrésistible autorité dans son accent. Georges, pourtant, hésita un instant, mais elle répéta une seconde fois : *Je vous le demande*, et, malgré lui, il obéit sans répliquer, comme si elle lui eût dit : Je vous l'ordonne.

Lorsqu'il fut hors de cette chambre de malade, il se sentit toutefois soulagé comme un homme à qui la contrainte, même la plus passagère, était insupportable. Il avait besoin de respirer le grand air. Il traversa le salon et passa sur la terrasse.

L'aube blanchissait déjà. Il fit quelques pas, respirant le parfum des fleurs dont la terrasse était remplie, puis il demeura longtemps

les bras croisés, et regarda le ciel pur se colorer des premières teintes de l'aurore. Sans s'en rendre compte, il avait hâte d'effacer les impressions que venait de faire naître le spectacle qu'il avait, appuyé sur la balustrade, eu sous les yeux.

Et cependant, que ce mot signifiait la tendresse ou le courage, Georges avait du cœur ; il eût été souverainement injuste d'en douter, mais il avait un besoin incessant de trouver, dans les objets extérieurs, la satisfaction d'une faculté de jouir portée chez lui au dernier degré de vivacité et de délicatesse, qui le rendait également sensible aux impressions contraires. Cette faculté n'était ni basse, ni vulgaire, et ce qui attirait Georges, c'était bien la vraie beauté, le vrai charme et le véritable intérêt des choses d'ici-bas. Le vice, sous un aspect ignoble, lui répugnait, comme la laideur, mais c'était là aussi à ses yeux l'aspect, et l'aspect unique, de la souffrance, de la maladie, de la douleur. Il ignorait absolument la puissance mystérieuse et divine qui parfois les transforme dans l'âme, et rend cette âme indépendante de toutes les circonstances extérieures de la vie. Cette manière d'être libre et indépendant lui était inconnue (à lui qui attachait tant de prix à la liberté et à l'indépendance !) et, lorsqu'il en est ainsi, il demeure au fond des caractères, d'ailleurs généreux, un germe caché de faiblesse et d'égoïsme, que l'on est surpris de voir un jour se manifester tout d'un coup, chez ceux-là mêmes qui s'étaient montrés capables des sentiments les plus passionnés et avaient fait preuve du plus impétueux courage.

## XXIII

Les jours suivants furent marqués par le progrès, par l'apogée et enfin par le déclin du mal. Bientôt l'effet des soins et des remèdes se fit sentir, et la convalescence s'établit. Mais c'était là l'heure la plus difficile pour ceux qui entouraient la malade, et celle où plus que jamais la présence de Fleurange devenait nécessaire. Sans doute son intelligence et son dévouement avaient tout dirigé depuis le premier moment. Mais jusque-là elle se faisait obéir sans peine de tous et de la malade elle-même, hors d'état de lui résister. Maintenant celle-ci reprenait, avec ses forces, l'exercice d'une volonté opiniâtre et fantasque, et c'était là précisément la phase de sa maladie durant laquelle, précédemment, sa jeune compagne avait conquis la faveur dont elle jouissait. Fleurange sentait qu'il lui eût été mille fois plus facile de la quitter lorsqu'elle était à peu près sans connaissance, qu'en ce moment où sa maîtresse ne pouvait

plus se passer d'elle et réclamait ses services à toute heure. Elle seule, en effet, pouvait maintenant lui éviter la peine d'une lettre à écrire, ou d'une visite à recevoir. Elle seule savait arranger ses livres, ses fleurs, les mille bagatelles dont elle était entourée selon l'ordre voulu par ses yeux difficiles et son goût capricieux. Enfin, et surtout, c'était grâce à elle que les soirées s'écoulaient sans ennui, tandis que le médecin défendait encore de rouvrir le salon et condamnait la princesse à ne recevoir personne que ses habitués les plus intimes.

C'était à cette heure que Fleurange était appelée à faire des lectures auxquelles sa voix et son accent prêtaient un charme dont le goût très-sûr de la princesse ne se lassait jamais.

— En vérité, Gabrielle, dit-elle un soir où la jeune fille venait d'achever un des morceaux choisis par elle, en vérité, vous entendre lire est un plaisir exquis. Georges, faites donc attention à ce que nous faisons ici, s'il vous plaît; laissez cette Revue qui vous absorbe, et rapprochez-vous de nous. Elle vient de me lire le sonnet de Dante :

Tanto gentile e tanto onesta pare  
La Donna mia...

d'une façon qui valait, en vérité, la peine d'être écoutée.

Il eut un moment de silence. Un vaste écran cachait la lumière aux yeux encore affaiblis de la princesse : Fleurange était assise de l'autre côté de ce rempart. Elle rougit, car elle savait bien que ce n'était pas sur le livre qu'il prétendait lire qu'étaient demeurés fixés les yeux du jeune homme pendant la lecture qu'elle venait d'achever.

— Je n'ai pas été si distrait que vous le pensez, ma mère, dit enfin Georges. Ces vers, d'ailleurs, me rendraient attentif en tous lieux.

Et il répéta à demi-voix :

*“ Et une douceur pénètre de ses yeux dans mon cœur, qui ne peut être comprise que par celui qui la ressent<sup>1</sup>. ”*

Georges s'était rapproché de la table, et l'expression de son regard ne permettait pas à Fleurange de se méprendre sur l'application qu'il faisait de ses vers.

Hélas ! depuis un mois elle avait été forcée d'accepter, disons le mot, de jouir de la présence de celui qu'elle avait résolu de fuir, et il lui avait fallu nomentanément écarter de sa pensée tout souve-

1

E da per gli occhi una dolcezza al core  
Ch'intender non la puo chi non la prova.

nir de sa propre position, hormis celui des devoirs qu'elle lui imposait auprès de sa maîtresse. Sa volonté pourtant n'avait pas eu un instant de défaillance. Chaque jour, sans doute, le sacrifice devenait plus difficile, mais par cela même plus nécessaire. Ce qu'elle cherchait encore seulement, c'était l'heure propice aussi bien que le moyen de l'accomplir.

La princesse Catherine était en pleine convalescence et pouvait maintenant supporter le déplaisir que Fleurange se sentait obligée de lui causer. Aussi le soir même où se passait la petite scène que nous venons de raconter, elle avait résolu qu'elle n'accorderait plus un seul jour aux considérations qui l'avaient arrêtée jusque-là. Demeurer plus longtemps où elle était, ce serait désormais une trahison consentie.

Ce qu'elle croyait du reste avoir à peu près résolu, c'était de se confier entièrement au docteur Leblanc, qui accomplissait, en ce moment, une promesse faite, l'année précédente, aux amis de la vieille maison, et se trouvait auprès d'eux à Heidelberg. Mieux qu'un autre, il connaissait sa situation auprès de la princesse et saurait l'aider à la quitter. Mieux qu'un autre, il saurait préparer son retour au milieu des siens, sans en trahir le motif qu'elle tenait à cacher ; mais parler de Georges, même à lui, elle avait peine à s'y résoudre. La lettre commencé n'était point achevé encore, et cependant l'heure des délais était passée.

Elle avait remis le livre sur la table et était tombée dans de silencieuses réflexions. La princesse poursuivait celles que lui avait suggérées la lecture, et son fils, tout en lui répondant avec distraction, cherchait à lire dans les yeux baissés qui se détournaient si soigneusement des siens.

En ce moment, un message imprévu vint les surprendre tous les trois. Le valet de la chambre de la princesse, qui en était porteur, prévenait mademoiselle Gabrielle qu'un jeune homme était dans le vestibule et demandait à lui parler.

— Un jeune homme !

La princesse et son fils firent cette exclamation en même temps et non moins vivement que Fleurange.

— Un jeune homme ! répéta-t-elle ; lui avez vous demandé son nom ?

— Oui.

Le valet de chambre l'avait demandé, mais il l'avait oublié et balbutia quelques noms aussi inintelligibles qu'inconnus à Fleurange.

Elle se leva.

— Je vais aller voir qui ce peut-être, dit-elle.

Georges s'était levé avant elle, tandis que la princesse s'écriait : " Qu'il ne fallait pas qu'à cette heure Fleurange descendît seule, que des malfaiteurs s'introduisissent ainsi, souvent le soir... que la veille encore en plein jour, un inconnu était entré dans une boutique, et tandis qu'on avait le dos tourné..."

La princesse commençait à s'agiter outre mesure de ce petit incident.

— Si vous voulez bien le permettre, dit Georges, je vais vous dire ce qui en est ; fiez-vous à moi et attendez ici les renseignements que je vais vous rapporter.

Fleurange n'avait rien à objecter, elle ne connaissait et n'attendait personne et était persuadée qu'il s'agissait d'une méprise.

Georges ne fut pas dix minutes hors de la chambre.

Lorsqu'il reparu, une expression joyeuse animait ses traits.

— C'est bien un jeune homme, dit-il, et c'est bien vous qu'il demande, mademoiselle. Mais j'ai été, pour mon compte, fort heureux de serrer la main à Julian Steinberg. C'est lui qui vient d'arriver à Florence avec sa femme.

— Julian !... Julian et Clara !... s'écria Fleurange avec transport ; elle s'élançait déjà, oubliant la princesse et Georges et tout, hormis la joie inattendue de revoir ces visages aimés.

Le comte Georges l'arrêta.

— Pardonnez-moi, mademoiselle ; Steinberg voulait seulement savoir quand sa femme pourrait vous voir. J'ai cru bien faire, en lui disant que ma voiture, qui est en bas, vous conduirait sur-le-champ à l'auberge où ils sont descendus, et il est reparti pour aller lui apprendre sans retard qu'elle aura la joie de vous voir dès ce soir.

— Oh ! que vous êtes bon ! s'écria Fleurange hors d'elle, et que de remerciements je vous dois !

Mais elle se souvint à temps que la princesse n'aimait point les choses dont elle n'avait point l'initiative et qu'en aucune circonstance il ne lui arrivait de s'oublier tout à fait elle-même.

Avant que le nuage qui commençait à obscurcir son front pût être aperçu, Fleurange s'était rapprochée d'elle.

— Monsieur le comte est bien bon, dit-elle, mais je ferais mieux d'attendre à demain, n'est-il pas vrai, princesse ? Il n'est que neuf heures, vous avez besoin de moi au moins pendant une heure encore ?

La princesse était déjà à moitié désarmée par ces paroles. Elle le fut tout à fait par la grâce avec laquelle son fils protesta qu'il se fâcherait si elle lui montrait aussi clairement qu'elle le croyait inca-

pable de remplacer mademoiselle Gabrielle près d'elle, même pour une heure.

— Allons, ma mère, vous supporterez bien qu'à mon tour je vous fasse la lecture, n'est-ce pas ? Assurément, je le reconnais, ce ne sera pas comme tout à l'heure. Mais si ce contraste vous importune, depuis quand ne pouvons-nous passer quelques instants ensemble à notre satisfaction mutuelle ? depuis quand ai-je perdu le don de vous faire trouver ma conversation acceptable pendant une heure ?

Ces mots, dits avec une grâce caressante, en s'agenouillant près de sa mère, touchaient directement le côté le plus faible et le plus tendre de ce cœur maternel. La princesse idolâtrait son fils ; il était la joie et l'orgueil de sa vie. Mais, quoiqu'il fut rempli pour elle de déférence et de tendresse, il lui échappait sans cesse. Cette femme, si impérieuse envers tous, se sentait presque sans autorité vis-à-vis de son fils, et cherchait à acquérir de l'ascendant sur lui, en se servant de tout ce qu'elle possédait elle-même de charme et d'adresse, tout comme si cet ascendant n'eût point été son droit. Depuis le dernier retour de Georges, il avait été plus réservé que de coutume ; il avait su jusqu'à ce jour se soustraire à tous les efforts de sa mère pour l'amener à un de ces épanchements auxquels il s'abandonnait parfois avec elle, et qui la dédommaient alors amplement des instants de réserve plus ou moins longs qui les avaient précédés.

En ce moment, elle passa doucement sa main dans les beaux cheveux de son fils et dit en souriant :

— Méchant enfant ! vous savez bien à quoi vous en tenir.

Puis, se tournant vers Fleurange :

— Allez, dit-elle, allez, j'y consens, donner la bienvenu à votre cousine. Je puis pour l'instant me passer de vous. Allez ; mais revenez dans une heure. Je vous attends à dix heures, ajouta-t-elle en regardant la pendule.

La permission n'était pas très-gracieusement accordée. Fleurange n'en profita pas moins avec empressement ; mais elle ne quitta pas la chambre sans avoir involontairement payé d'un regard de reconnaissance celui qui avait si bien su deviner son désir et si adroitement le seconder.

#### XXIV.

Fleurange ne prit que le temps de s'envelopper dans un grand burnous blanc, dont elle jeta le capuchon sur sa tête, et elle s'élan-

ça dans la voiture qui l'attendait. Il lui semblait qu'à l'heure où elle en avait le plus besoin, le ciel lui envoyait un secours. Elle ne savait encore de quelle manière, mais elle sentait que la présence de sa cousine faciliterait toutes ses résolutions. En tous cas, elle n'était plus seule, et l'une des difficultés qu'elle avait à vaincre était aplanie.

Ces pensées dominaient toutes les autres pendant le court trajet du palais à l'auberge. Mais, en arrivant, en revoyant Clara, tout, pour un instant, s'effaça, hormis le doux souvenir du passé ; la vieille maison, le foyer commun, la famille dispersée depuis leur dernière rencontre, tout se retraça avec une vivacité poignante, et ce fut avec une joie mêlée de larmes qu'elles tombèrent dans les bras l'une de l'autre.

Après que cette première émotion fut un peu calmée, les deux cousines se regardèrent, et quoique le temps de leur séparation n'eût pas dépassé une année, leur aspect mutuel indiquait pour chacune de grands changements survenus.

Clara n'était ni moins fraîche ni moins jolie qu'autrefois ; mais le bel enfant dont la naissance avait retardé son retour en Allemagne semblait avoir ajouté au charme de sa jeunesse ce quelque chose de grave qui appartient à la joie maternelle et qui couronne la beauté d'une sorte de majesté absente jusque-là.

Quant à Fleurange, il eût été plus difficile de dire ce qui la transformait. Était-ce l'élégance de sa mise, dont la princesse ne la dispensait pas, même lorsqu'elles étaient seules ? Était-ce le grand monde au milieu duquel elle vivait maintenant ? Était-ce cette pâleur plus grande et cet air d'abattement qui donnait à son regard cette douceur, à sa taille cette grâce nouvelle, à toute sa personne cet attrait plus frappant que naguère ?

Fleurange avait trop souffert, et souffert trop jeune, pour que sa physionomie eût jamais reflété l'insouciant gâterie de son âge. Néanmoins, au bout de quelques semaines passées sous le toit de son oncle, quel sourire plus radieux que le sien avait réjoui la vieille maison ? quelle voix plus joyeuse que celle de Gabrielle l'avait fait retentir ? Actuellement, son pâle et noble visage semblait être devenu d'une gravité prématurée. Son regard, empreint d'une calme fermeté, ne trahissait plus cette exaltation et cet enthousiasme juvénile qui jadis le faisait parfois flamboyer, et donnait à ses prunelles grises le vif éclat des yeux noirs. Sans avoir vieilli d'un jour, on eût dit qu'elle avait acquis l'expérience de l'âge mûr, et qu'elle avait mesuré la vie sans y avoir fait un seul pas de plus.

Clara et Julian, tout en la considérant avec une sorte d'admira-

tion inquiète, s'abstenaient de l'interroger : quelque chose les avertissait que Fleurange aimait mieux ne pas avoir à leur répondre. Ses questions d'ailleurs prévenaient les leurs. Les noms chers à tous les trois furent prononcés tour à tour ; et pendant quelques instants tout s'éclaira du doux reflet de ce foyer lointain dont, à travers toutes les émotions récentes de la jeune fille, la privation n'avait jamais cessé de se faire sentir. Tout allait bien pour ces chers absents. Le bien-être, la paix et même un peu d'aisance reparaissaient peu à peu sous leur toit. Tout cela grâce à l'activité et à l'intelligence de Clément.

— Cher Clément ! répétait Clara, les larmes aux yeux, il est leur providence à tous ! Que Dieu le bénisse et le récompense, ce frère bien-aimé !

Puis les voyageurs parlèrent d'eux-mêmes. Ils ne faisaient que traverser Florence, qu'ils connaissaient déjà. Après encore un détour pour aller voir Pérouse, et un regard jeté sur ces lieux chers aux artistes, ils comptaient reprendre la route d'Allemagne. Attendus avec impatience à Heidelberg, c'était là qu'ils se fixeraient pour toute l'année suivante, Julian ayant à réparer le temps que leur beau voyage leur avait fait perdre, et à entreprendre sans retard les travaux dont il avait été chargé.

Pérouse !... A peine eurent-ils prononcé ce nom, qu'une idée soudaine se présenta à l'esprit de Fleurange. Avant d'arriver à Pérouse, il fallait passer près de Santa-Maria al Prato. Ne pourrait-elle pas les accompagner jusque-là ? ne pourrait-elle pas aller chercher les conseils, la tendresse et l'appui de la mère Madeleine ? Et, guidée par elle, ne serait-elle pas sûre de prendre dans ses perplexités actuelles le parti le plus sage ? S'il lui fallait du courage, où en trouverait-elle, si ce n'était près de celle dont le seul souvenir suffisait souvent pour renouveler la vigueur de son âme ? S'il lui fallait de la consolation, qui saurait la lui donner comme elle ? Oui, ce hasard était providentiel, il fallait se hâter d'en profiter, et sans parler pour le moment de départ et de séparation définitive, il fallait seulement solliciter et obtenir de la princesse la permission de faire ce petit voyage, et la quitter d'abord pour quelques jours.

Ce plan arrêté, Fleurange respira comme si un poids eût été soulevé de son cœur, et avant l'heure écoulée elle prit congé de sa cousine après lui avoir donné rendez-vous pour le lendemain, et elle remonta dans la voiture qui l'avait amenée.

On était au mois de mai. Le printemps—et le printemps de Florence—se sentait dans l'air. La voiture du comte Georges était une calèche découverte. Au moment où elle s'y plaçait, un passant, frappé sans doute de sa beauté, lui jeta un de ces gros bouquets

qui, dans cette ville des fleurs, sont en cette saison sous la main de tout le monde. Fleurange, sans même tourner la tête pour regarder celui qui lui adressait ce discret hommage, l'avait accepté sans scrupule, et maintenant elle en respirait avec délices le parfum. Elle éprouvait en même temps un bien-être inusité à sentir son visage caressé par l'air doux et frais de la nuit, à se trouver ainsi un instant seule, la tête découverte, sous le ciel brillant et pur. Après la longue contrainte qu'elle venait de subir ; après tant de jours et de nuits passés dans une chambre où l'air et la lumière pénétraient à peine, ce moment de liberté était un soulagement moral et physique dont, à son insu, elle avait un impérieux besoin. De plus, à travers toute l'anxiété des soins qu'elle avait prodigués à sa maîtresse, une idée, ou plutôt une douleur fixe, n'avait pas cessé de la poursuivre, et elle avait pratiqué sans relâche un renoncement perpétuel au bonheur d'une tendresse dont l'expression muette, ou parfois murmurée, avait eu depuis un mois mille occasions de se faire entendre ou deviner. Il y avait donc alors pour elle un soulagement d'une autre sorte à se dire que cette lutte allait finir, qu'un moyen de partir (ou mieux, de fuir) s'offrant à elle, il ne lui fallait plus d'effort de courage et de contrainte que pour quelques jours, et qu'ensuite elle n'aurait plus qu'à souffrir et plus rien à craindre, ni des autres, ni d'elle-même.

La promenade nocturne de la jeune fille s'acheva trop vite à son gré. Les chevaux allaient comme le vent, et en peu d'instants la ramenèrent au pied du grand escalier de marbre. Elle le monta lentement, et traversa de même les grands salons qui conduisaient à celui où elle avait laissé la princesse et son fils. Ce salon, on s'en souvient, le dernier de l'enfilade, donnait, ainsi que le précédent, sur la terrasse qui formait entre ces deux pièces une communication extérieure.

Arrivée à ce dernier salon, Fleurange s'arrêta : elle avait craint que sa maîtresse ne se fût retirée et ne l'eût attendue ou désirée. Mais il n'en était rien ; son fils était encore avec elle. Elle entendait distinctement le son de leurs voix. Grâce à la douceur printanière de la soirée, toutes les fenêtres étaient ouvertes. Au lieu de reparaitre, elle passa donc sur la terrasse pour y attendre la fin de leur entretien. L'heure donnée par la princesse (dix heures) n'était d'ailleurs point sonnée encore.

A peine, toutefois, s'y trouva-t-elle qu'elle s'en repentit, car elle s'aperçut que de là elle entendait, malgré elle, non-seulement la voix de ceux qui parlaient, mais chacune de leurs paroles. Elle allait rentrer aussitôt, lorsqu'elle fut retenue et comme clouée à sa place par un mot qui parvint à son oreille et la fit tressaillir.

Ce mot, c'était *Cordelia*, et presque au même instant elle entendit son propre nom. Son nom ! non pas celui de Gabrielle, qui était le seul sous lequel elle fût connue, mais cet autre nom de son enfance, ce nom que tout le monde ignorait à Florence, hormis celui qui le prononçait en ce moment, et avec quel accent !

—Fleurange ! disait le comte Georges. Oui, ma mère, ce nom, qui vient de m'échapper en parlant d'elle, ce nom, étrange comme sa beauté, et qui n'appartient, comme le charme dont elle est douée, qu'à elle seule au monde, c'était celui que lui donnait son père, lorsque je la vis devant moi, plus charmante mille fois que cette *Cordelia* pour laquelle elle servait de modèle.

Fleurange n'entendit plus rien. Pendant quelques instants, il lui sembla qu'elle allait s'évanouir, et ce fut un violent effort de sa volonté qui seul l'empêcha de tomber à terre, vaincue par la surprise et l'émotion.

Était-ce bien lui qu'elle venait d'entendre ? Était-ce bien à sa mère qu'il parlait ? Quelle folie pouvait le porter à lui tenir un pareil langage et à braver ainsi la princesse, elle que la moindre contradiction mettait parfois dans un état violent d'impatience et de colère ? elle qui ne pouvait supporter de personne la plus légère résistance ? Qu'allait-elle dire ? quelle réponse Fleurange allait-elle entendre ?

Elle ne songeait plus à bouger ; elle ne savait plus si elle faisait bien ou mal d'écouter ; elle ne pensait qu'à une chose : entendre ce que sa maîtresse allait répondre, et agir en conséquence. Qui sait ? peut-être, après l'avoir entendue, quitterait-elle cette place, pour ne plus reparaitre devant elle. Déjà l'idée confuse lui traversait l'esprit, de redescendre l'escalier du palais et de s'en retourner, dans la rue, et dans la nuit, seule, et à pied, chez les Steinberg.

En ce moment, et après un long silence, elle entendit la voix de la princesse. A sa grande surprise, cette voix sourde et tremblante ne trahissait aucun emportement. L'effet n'en fut que plus profond sur celle qui l'écoutait avec une émotion palpitante.

—Ainsi, Georges, disait-elle, ce chagrin, le plus grand qu'un fils puisse causer à sa mère, vous voulez me le faire ?... Cette parole sur laquelle je comptais avec tant de foi et de confiance, vous voulez la violer ?

—Ma mère, je vous l'ai déjà dit, ma parole n'est point engagée.

—Assez, Georges, et merci de votre franchise. Ne la gâtez pas maintenant par un mensonge. Si ce n'est à elle, c'est à moi que vous manquez de parole ; c'est à moi, à votre mère. Cela suffit, je pense, pour que j'aie quelque reproche à vous faire.

—Ma mère !...

Et Georges se leva d'un air impatient et fit quelques pas, comme s'il allait sortir.

La princesse se leva : elle semblait être complètement guérie. Il arrivait souvent ainsi qu'une vive surexcitation faisait disparaître en un instant les dernières traces du mal dont elle venait de subir une si longue atteinte.

Elle passa son bras autour du cou de son fils et le ramena près d'elle.

—Georges, lui dit-elle, lorsqu'il eut repris la place qu'il venait de quitter, je ne devrais plus me fier à aucune de vos promesses ; il en est une cependant que je vous prie de me faire.

—Dites, ma mère.

—Vous ne ferez pas cette folie sans vous donner le temps de réfléchir.

—Je vous le promets.

—Ensuite, écoutez bien ce que je vous demande. Jurez-moi que vous ne la ferez pas avant d'avoir obtenu mon consentement.

Georges hésita.

—Ce serait une promesse bien grave, dit-il enfin d'une voix caressante, si je ne savais pas, qu'à la longue, vous ne refusez jamais rien à votre enfant gâté.

—Voyons, voyons, Georges, reprit sa mère avec une vivacité mêlée d'angoisse, ne me faites pas repentir de ma tendresse. Votre parole !

—Eh bien ! ma mère, je vous l'avoue, j'hésiterais peut-être à vous la donner...sans l'avoir jamais interrogée, sans même savoir, au bout du compte, comment je serais accueilli...

La princesse haussa les épaules.

—Je suis convaincu que ce consentement, moins que moi, elle voudrait s'en passer, et qu'à cet égard ma soumission est sous la garde d'une volonté plus forte que la mienne.

La princesse eu d'abord l'air étonné ; puis, après un moment de réflexion, elle dit :

—Peut-être avez-vous raison. N'importe, votre main sur cette promesse.

Georges s'inclina, baisa la main de sa mère et la serra dans la sienne.

—La voici, dit-il, et ma promesse : sur l'honneur !

—C'est bien, mon enfant ; laissez-moi maintenant. Gabrielle va rentrer, il vaut mieux qu'elle ne vous trouve pas ici.

Georges se leva, et, après avoir encore une fois embrassé sa mère, il quitta la chambre.

Dès qu'elle fut seule, la princesse se jeta sur sa chaise longue, et cachant sa tête dans ses mains, elle éclata en sanglots.

M<sup>me</sup> CRAVEN.

(A continuer.)

## ENTRETIEN SUR LES ETUDES CLASSIQUES.

---

(Suite et fin.)

E.—Maintenant, il faut dire à ceux qui croient que le temps se passe dans un cours classique à des études inutiles, que le grec et le latin n'y sont pas le seul objet de l'enseignement. On y étudie aussi la langue anglaise. Avec la connaissance de la grammaire, les conversations anglo-françaises apprises par cœur, les thèmes anglais, la traduction de certains auteurs, il n'est guères d'élève qui, après quelques années passées au collège, ne possède assez cette langue, pour que avec un peu de pratique, il ne puisse s'en servir facilement en toute occasion.

Il n'est point de collèges où l'on n'enseigne dans les classes inférieures l'arithmétique, la géographie ancienne et moderne. Et l'histoire générale n'y est-elle pas étudiée largement, et avec un enseignement qui sache faire apprécier les événements en leurs causes et leurs effets dans l'ordre religieux, social et moral ? A quelques exceptions près, qui, à part ceux qui ont étudié dans les collèges, savent l'histoire ? On lira bien quelques livres historiques qui tombent sous la main ; mais cette lecture superficielle ne grave pas les faits dans la mémoire, comme l'étude que l'on en fait dans les classes où l'on est obligé de rendre compte de ce que l'on a appris. Non pas que dans les institutions classiques les leçons données doivent être apprises par cœur ; ce travail n'est pas et ne peut pas être imposé à la mémoire ; mais l'élève doit posséder assez bien son auteur pour donner à son professeur la substance des faits dont il a lu le récit.

De plus, dans l'enseignement de nos colléges, on fait connaître les historiens que l'on peut lire avec profit, et ceux contre lesquels on doit être en garde. Les faits les plus importants des annales de l'humanité y sont discutés soit en classe, soit dans les réunions académiques. L'histoire n'a été souvent qu'un mensonge ; ceux qui la lisent, sans avoir été guidés dans cette étude, ne font souvent que remplir leur esprit d'erreurs. Dans nos maisons d'éducation catholiques, en apprenant l'histoire, on apprend la vérité et le moyen de se servir de cette connaissance pour la défense de la religion et l'avantage de la société.

Il faut aussi remarquer qu'une foule de notions historiques, géographiques, ou artistiques, politiques mêmes, sont présentées aux élèves dans l'explication des auteurs, à propos d'un personnage, d'un lieu, d'un travail d'art, d'une institution qui s'y trouve mentionnée. Certains développements très-instructifs sont donnés par les professeurs qui ont le talent d'enseigner, ou amenés par les questions d'élèves avides d'acquérir des connaissances. L'explication d'un auteur classique peut devenir la matière d'un enseignement presque encyclopédique.

C.—La littérature est aussi l'un des principaux objets de l'éducation collégiale : elle donne la connaissance des règles de l'art : elle fait étudier les grands modèles ; elle forme le goût par les principes de la critique ; elle apprend à juger du mérite des œuvres littéraires, et par les exercices auxquels ils se livrent, les élèves s'habituent à l'art de parler et d'écrire, si nécessaire aujourd'hui.

D.—Mais tout cela peut s'apprendre sans grec ni latin ; il y a des traités de littérature pour ceux qui n'ont pas étudié ces langues : les règles y sont présentées avec des extraits empruntés aux grands écrivains pour servir de modèles. Vous avez reconnu vous-même que la littérature ancienne, malgré son mérite incontestable, était inférieure pour les idées et les sentiments à la littérature inspirée par le christianisme, qui l'égale d'ailleurs ou le surpasse pour la beauté de la forme. Croyez-vous que nos poètes se forment sur Virgile, et nos orateurs sur Cicéron ?

C.—Je pourrais vous accorder ce que vous venez d'exprimer. Mais il ne s'en suit pas moins que la littérature antique, comme cela a été dit, a produit des œuvres supérieures que tout ami des lettres doit connaître. C'est d'ailleurs un travail fort utile pour l'intelligence et le goût des élèves que la comparaison qu'ils font entre les ouvrages des auteurs célèbres de l'antiquité, et ceux des grands écrivains modernes. Ils voient ce que ceux-ci ont pu emprunter aux premiers, et comment sous l'influence du génie du christianisme, ils leur sont supérieurs. Les traités de littérature

destinés à ceux qui ne font pas d'études classiques, et qui sont généralement connus sous le nom de poétique et de rhétorique des demoiselles, ne sont guères que des abrégés. Ils sont faciles à étudier, et par là même ils exercent peu les facultés intellectuelles. Croyez-vous que par leur lecture rapide on se forme à l'art d'écrire, aussi bien que par la traduction des grands écrivains de l'antiquité payenne et chrétienne, dont l'élève des collèges doit travailler à faire passer la beauté dans sa propre langue, et dans lesquels il voit l'application des règles qu'il a étudiées ? L'explication du professeur et ses propres appréciations, en lui faisant remarquer la beauté et quelque fois les défauts de ses auteurs, le forment à une imitation qui favorise son talent, ou à une critique qui exerce son goût.

D'ailleurs, ces grandes œuvres de la littérature ancienne que l'on traduit, et celles des classiques modernes qu'on apprend à apprécier, et qu'on analyse dans les classes, donnent aux études littéraires une tendance élevée, et provoquent de la part de ceux qui en ont le talent des travaux sérieux.

D.—J'ajouterai que sous l'influence de l'enseignement religieux donné dans nos collèges, la littérature n'est pas présentée comme n'étant qu'un amusement agréable offert à nos heures de loisirs, le caprice mélodieux d'une fantaisie légère et superficielle qui ne demande qu'un sourire passager à ses frivoles attraits. Non, il y est répété avec M. de Bonald, que la Poésie est la plus noble expression des plus nobles pensées de l'être intelligent. Elle a été donnée à l'homme pour célébrer dans le langage le plus sublime Dieu et ses œuvres, la religion et les vertus qu'elle inspire, la nature et ses merveilles, l'homme et ses sentiments. Elle doit être l'expression du vrai sous ses plus belles couleurs. Son but, c'est d'attirer les hommes à l'amour et à la pratique du bien par tous les enchantements que doit produire le génie élevé à un haut degré d'inspiration. L'élève pénétré de ces idées sent qu'une composition littéraire doit avoir un but utile et une forme d'une beauté réelle. S'il demeure fidèle au goût auquel il a été formé, il n'aura que du dédain pour cette littérature facile, sans principe et sans règle, qui n'a d'autre guide que le caprice de l'écrivain, présente dans ses productions le mélange de l'emphatique et du trivial, et ne cherche qu'à produire des émotions sans se mettre en peine de l'effet qui en résulte.

Que lit aujourd'hui celui qui n'a pas été formé par l'éducation classique à l'admiration des grandes œuvres littéraires ? les romans, les feuilletons des journaux ; rien autre chose. On connaît à peine de nom les beaux génies de la littérature française, Bossuet, Fénel-

lon, Racine, Corneille. Ce qui attire la lecture, ce sont ces brochures de toutes les formes et de toutes les couleurs qui s'étalent aux vitrines des libraires, et que l'on rencontre malheureusement sur la table de bien des salons. Que renferme ces amas de feuilles imprimées ? De prétendues esquisses de mœurs, des aventures romanesques hors de toute vraisemblance, des futilités de tout genre, où souvent la bizarrerie de la forme le dispute à la misère du fond. Là rien qui instruisse, qui excite un sentiment généreux, qui élève le caractère : là souvent, sous des déguisements plus ou moins habiles, les passions se montrent avec l'intention de séduire. De tout jeune homme qui se passionne à la lecture d'un roman, on peut être porté à dire : Voici une tête qui n'arrivera pas à la force virile, et un cœur qui s'affadit.

Il faut avoir le goût de la grande et saine littérature, en relire les chefs-d'œuvre qu'on a appris à admirer au collège. Cette lecture agrandit les idées, et donne de la noblesse et de l'élévation aux sentiments. Combien d'âmes auraient subi le joug des vices ignominieux, si l'amour des lettres, les déroband à une dangereuse oisiveté ou à des compagnies grossières, ne leur eut donné une forte inclination vers tout ce qui est beau, et tout ce qui est grand ? Rien de plus vrai que ces paroles célèbres de Cicéron que nous avons apprises dans les classes : *Ad percipiendam colendamque virtutem litteris adjuvamus..... hæc studia adolescentiam alunt, senectutem oblectant, secundas res ornant, adversis perfugium et solatium præbent.*

B.—Je vais vous dire, comme le Bourgeois gentilhomme, faites comme si je n'entendais pas le latin ; traduisez-moi ces paroles.

D.—Les lettres nous aident à connaître et à pratiquer la vertu ; elles instruisent la jeunesse, elles réjouissent la vieillesse, elles sont un ornement pour la prospérité, un refuge et une consolation dans l'adversité.

C.—Je ferai une autre observation. Dans notre état social et politique, il est un grand nombre de citoyens, qui à raison des charges qu'ils occupent, ou d'autres circonstances qui les y forcent, ont à parler en public. Et puis, beaucoup se croient appelés à écrire sur les journaux. Or, n'est il pas à désirer que ceux à qui on impose, ou qui s'imposent ces fonctions, les remplissent de manière à se faire honneur à eux-mêmes et à leur pays ? On entend trop souvent une parole qui n'est qu'une vaine déclamation, sans aucune dignité, blessant même les règles élémentaires de la langue dont on se sert. Que d'écrits communiqués aux feuilles périodiques, qui ne sont que l'expression de l'ignorance et de l'impéritie de leurs auteurs ? Notre gloire nationale peut souffrir de

cette parole orale ou écrite, si peu digne d'attention et si peu propre à une influence salutaire. La culture habituelle des études classiques, la lecture assidue d'ouvrages sérieux, élèveront la pensée et donneront à la parole l'éloquence, ou du moins la correction qu'elle doit avoir.

Etudiez, remplissez votre esprit de connaissances ; pénétrez-vous de la sagesse et du goût des bons modèles, et vous pourrez ensuite bien parler et bien écrire. *Scribendi recte sapere est et principium et fons.*

A.—Parlons maintenant des études philosophiques : On en a constaté l'utilité.

B.—Pas entièrement ; j'admets volontiers qu'il est certaines questions de philosophie dont il soit utile d'avoir la notion. Mais à quoi bon ces formes d'argumentations quelques fois exprimées en termes si bizarres ? Que reste-t-il de positif pour l'intelligence de ces divers systèmes qui se combattent les uns les autres, de ces interminables disputes de l'école où les plus grands maîtres de la science disent les uns : oui, les autres : non, sur les questions qu'ils présentent comme étant de la plus grande importance ? et puis, là encore le latin pour rendre ces études plus difficiles, et faire mettre plus de temps à en retenir quelque connaissance.

A.—Le latin est employé dans l'enseignement de la philosophie, pour que l'on n'oublie pas la langue que l'on a apprise dans les études proprement dites classiques, pour qu'on s'habitue à le parler, pour qu'on s'exprime en termes plus justes, plus précis, et enfin pour qu'à raison même des efforts que l'on fait en étudiant la philosophie en cette langue, ce qu'on a appris reste plus profondément gravé dans l'esprit.

L'étude de la logique est nécessaire : elle produit la justesse de la raison : il est utile de s'habituer à resserrer ses pensées en des formules concises et précises, à les condenser et à les développer d'après une méthode régulière. Par ce moyen on apprend aisément à surprendre l'erreur là où elle se glisse et à repousser les objections futiles élevées contre la vérité. Grâce à une forte instruction philosophique, l'esprit ne sera pas une proie facile du sophisme dont l'empire est si grand dans notre siècle ; il aura acquis cette qualité dont on regrette trop souvent l'absence, une puissante dialectique.

Quand aux divers systèmes soutenus dans les écoles, ne convient-il pas d'en avoir une certaine notion ? Est-ce qu'elles sont à dédaigner, au point même de n'en point connaître l'objet, les questions qui ont occupé Platon, Aristote, St. Augustin, St. Thomas, St. Anselme, Descartes, Leibnitz, Malebranche, De Bonald ? J'avoue

que l'on s'est livré à de vaines subtilités; mais on ne peut nier que l'intelligence n'ait grandement à se satisfaire, à s'instruire, dans ces discussions, du milieu desquelles d'importantes vérités jaillissent en traits lumineux.

Et puis la science puisée à une saine philosophie devient une arme puissante à l'aide de laquelle le chrétien peut défendre la doctrine religieuse qu'il professe.

Il n'est point de travail plus grand et plus sublime que celui de l'entendement, pénétrant dans les profondeurs des dogmes religieux et y trouvant, par ses réflexions, une lumière qui lui dévoile comment l'ordre naturel s'allie à l'ordre surnaturel, comment les lois de l'existence actuelle de l'homme et de la société se combinent avec les lois supérieures et divines. L'œil exercé à ces considérations trouve moins profondes les obscurités du mystère, et si l'homme n'en aperçoit pas clairement la nature, son intelligence en devine la raison.

Mais à part ces hautes et premières questions que la foi résout et dont la philosophie jusqu'à un certain point peut rendre compte, celle-ci embrasse encore des matières d'un vif intérêt qui réclament notre étude.

L'observation psychologique, la connaissance de notre principe intellectuel, de ses facultés, de ses fonctions, l'examen des phénomènes de l'âme, des liens qui l'unissent au corps, de son mode d'opération au moyen des organes, est-ce donc là une matière si étrangère à l'homme, pour n'être accueillie que de son indifférence? Cette science qui a fait briller les philosophes qui s'en sont occupés, d'une gloire si belle, présente, ce semble, assez d'importance pour qu'on doive croire qu'il n'y a pas là qu'une étude stérile et sans résultats pour la satisfaction de l'intelligence.

E.—Si des hauteurs de la métaphysique, on descend dans les vastes champs de la science sociale, là aussi l'étude de la philosophie apparaîtra digne du plus vif intérêt, et devra peut-être attirer une attention plus particulière, parce qu'elle semble d'une application plus pratique. Quel est le principe de la société, la base sur laquelle reposent ses lois, la raison de se soumettre aux devoirs qu'elle exige, les droits que l'individu peut avoir à y réclamer? Questions capitales dont notre siècle a vu la discussion, soutenue de la force et de la violence, ébranler le monde des plus pénibles secousses, mais que la raison, aidée de l'expérience, est appelée à décider d'une manière pacifique, pour le plus grand bonheur des hommes. Tout sort des doctrines, les lois, les mœurs, les divisions qui déchirent la société, les faits divers dont se composent les fastes du monde. Si de terribles effets sont dus à la

diffusion de doctrines pernicieuses, qui ne voit, dans un temps où un appel est fait à la libre émission de toutes les opinions, qui ne voit de quelle importance il est à l'homme qui peut exercer une influence quelconque par la parole ou par la plume, d'avoir fait une étude approfondie de la science sociale dont une haute philosophie donne l'enseignement sous la direction de la religion ?

*B.*—Mais deux années, n'est-ce pas trop de temps donné à ces études ?

*E.*—Il n'y a qu'une année d'études philosophiques proprement dites : vous savez que dans les deux dernières années du cours, les sciences physiques prennent au moins la moitié du temps.

Les amis du progrès matériel ne trouveront rien à dire sans doute à l'égard des Mathématiques, de la Physique, de la Chimie. N'est-ce pas à la connaissance approfondie de ces sciences qu'est dû le mouvement matériel dont s'applaudit notre siècle ? Ceci est trop évident pour être contesté. Dans les collèges, il se donne, vous le voyez, un enseignement élevé et développé qui fait connaître les lois de la nature, les transformations que la matière peut subir, et toutes les richesses que doit produire une habile exploitation du monde physique. Est-ce que le goût de l'industrie serait ôté à ceux qui étudient les sciences dont l'industrie n'est qu'une application ?

Eh bien ! après l'énumération qui vient d'être faite des diverses matières qui sont l'objet de l'éducation classique, que devient l'assertion qu'au collège on passe tout le temps à étudier du grec et du latin ?

*D.*—Je crois devoir présenter l'importance d'un cours classique sous un autre point de vue. Un haut enseignement religieux y est donné. Faute d'études profondes sur les dogmes et l'histoire du catholicisme, la plus légère difficulté paraît sérieuse : elle déconcerte ; on ne sait qu'y répondre. La foi qu'on professe est vaincue devant les autres, et bientôt elle chancelle au dedans de soi-même.

Dans un siècle comme le nôtre, où l'incrédulité et le fanatisme anti-religieux élèvent tant de sophismes, font entendre tant de cris menaçants contre notre foi, ne doit-on pas, autant qu'on le peut, s'instruire au point de pouvoir la défendre, et démontrer en toute occasion qui le requiert, la vérité de ses enseignements, la beauté de son culte, et les bienfaits de tout genre qu'elle a apportés à la société.

*B.*—Je n'ai point prétendu exclure des cours d'études industrielles, que je voudrais voir s'établir, un enseignement religieux développé. Je ne suis pas de ceux qui croient que les intérêts du

temps n'ont aucun rapport avec ceux de l'éternité, et que tout au plus, il ne doit être parlé de religion que dans les temples. Je pense aussi que le simple catéchisme ne suffit pas pour former des hommes jusqu'à un certain point instruits en matière de foi. Mais je ne vois pas pourquoi une instruction religieuse convenable ne pourrait être donnée, là où les études latines et grecques ne font, qu'en des limites resserrées, partie de l'éducation.

D.—Sans doute dans les maisons d'éducation industrielles on peut donner un enseignement religieux qui ait une grande utilité. Mais enfin comme le cours est beaucoup moins long que celui des collèges classiques, nécessairement l'instruction catholique doit y être moins développée. D'ailleurs on ne peut acquérir une certaine science qui permette de défendre la cause de l'Eglise qu'au moyen d'études que l'on ne fait pas dans les institutions dont vous avez parlé. La religion est nécessairement mêlée à tous les enseignements. On n'acquiert de connaissances, en quelque ordre que ce soit, si l'on a été bien dirigé dans l'étude qu'on en a faite, sans qu'elles ne servent à convaincre davantage de la nécessité de la foi, à faire admirer plus vivement son excellence et ses bienfaits, et à donner plus d'aptitude à la défendre contre ses adversaires. L'étude de l'antiquité, cela a été démontré, fait connaître la nécessité de la révélation ; les questions fondamentales de la Philosophie ont leur solution dans les dogmes religieux ; la littérature trouve dans les enseignements du christianisme le principe du beau, la règle la plus sûre du goût, et la source des plus sublimes inspirations ; les sciences sociales sont nécessairement en contact avec la morale chrétienne. On sent donc que ces diverses études doivent donner des connaissances religieuses approfondies. Il faut se rappeler le mot de Bacon : Peu de science peut éloigner de la religion, mais beaucoup de science y ramène.

Il faut aujourd'hui beaucoup de science religieuse pour combattre les graves erreurs qui attaquent la vérité évangélique et la divine mission de l'Eglise. Le communisme vient de faire voir d'une manière éclatante ce qu'est une société sans foi. Mais l'*Internationale* cherche à l'établir partout : et elle fait de nombreux adeptes là où les principes religieux chancellent dans les esprits, où la morale chrétienne perd son empire sur les cœurs. Croit-on que le mouvement industriel du siècle va sauver la société ? Affranchi du contrôle religieux, il ne fera que hâter sa ruine, par la prédominance des intérêts matériels qu'il favorisera. Les chemins de fer, a dit Chateaubriand, si la société ne se laisse pas guider par la foi, ne feront que la conduire plus vite à l'abîme. — Ou bien espère-t-on que la politique va faire régner partout la

paix et la prospérité ? Elle vient de produire une des guerres les plus désastreuses dont l'humanité ait eu à gémir, et de toutes parts elle fait entendre des bruits menaçants, qui sont comme un prélude de celui du canon. — Sera-ce la pure raison qui enfin mettra les esprits d'accord et fera respecter tous les droits ? L'histoire nous a fait voir, à la fin du siècle dernier, ce qu'est un peuple qui fait de la raison une déesse à qui il rend son hommage. Cherchez en dehors des doctrines chrétiennes un principe d'ordre, de justice, de paix qui soit le moyen du salut de la société, vous ne le trouverez point.

Puisque c'est de la foi que dépend le bonheur temporel aussi bien que le bonheur éternel, selon le mot célèbre de Montesquieu, que l'on sente combien de fortes études religieuses sont nécessaires pour conserver et étendre de plus en plus le domaine bienfaisant de la révélation du Christ. Or, comme je l'ai fait voir, une éducation classique dirigée chrétiennement, montrant sans cesse les rapports de la foi avec les divers ordres des connaissances humaines, est de nature à produire en ceux à qui elle est donnée, un attachement plus fort, parce qu'il est plus éclairé, à la religion, et une habileté plus grande pour la défendre.

A.—Ce haut enseignement religieux maintiendra, augmentera la gloire du nom de notre pays. Il n'est pas si obscur que nous pouvons être portés à le croire. Il a son renom à l'étranger par ses beautés matérielles, la magnificence des ondes du Roi des fleuves qui l'arrose, ses lacs aux vastes contours, ses rivières aux bords gracieux, ses promontoires si pittoresques, la situation magique de sa Cité de Québec et ce pont gigantesque, jeté sur le St. Laurent, la plus grande merveille du monde en ce genre. Il a une histoire dont les récits excitent l'intérêt ailleurs que chez nos compatriotes. Il a des rapports intimes avec trois des plus grandes nations du monde : la France, par son origine, l'Angleterre, par sa dépendance politique, les Etats-Unis, par le contact habituel d'un voisinage immédiat. Il a un commerce, qui, au loin et dans les plus grandes cités, fait compter avec lui. Il a une littérature que la renommée commence à glorifier.

Tout cela attire sur notre pays les regards des autres nations ; mais quand leurs yeux se fixent sur lui, ils lui trouvent un caractère tout spécial : l'esprit religieux forme sa physionomie historique et sociale. En effet, l'action catholique nous a faits ce que nous sommes. C'est elle qui a choisi les premiers colons du Canada, et envoyé en leurs personnes, la foi, la piété, la probité peupler la terre que nous, leurs descendants, habitons encore. Elle a inspiré le courage des martyrs glorieux dont le sang a sanctifié notre sol ;

elle a encouragé l'intrépidité de ces héros qui avec un dévouement si valeureux ont soutenu la colonie naissante ; elle a provoqué l'esprit d'exploration qui a produit de si lointaines et si importantes découvertes ; elle a conservé notre nationalité au milieu d'une conquête qui aurait dû nous anéantir, mais dont l'effet principal semble avoir été, dans les desseins de la Providence, notre soustraction à l'envahissement de cette impiété qui a amené la Révolution française avec tous ses désastres. C'est la religion qui a maintenu en nous une loyauté, qui, en nous rendant fidèles à nos nouveaux maîtres, a empêché l'absorption de notre foi, de notre langue, de nos mœurs, de notre nom, dans l'union américaine. C'est elle qui a couvert notre pays de ces magnifiques institutions d'éducation et de charité, qui sont pour nous un si noble orgueil ; c'est elle qui a conservé cette dignité de mœurs, que distinguent ces qualités, disparues hélas ! chez tant d'autres peuples, le respect pour les choses sacrées, l'honnêteté qui fait rougir le vice, la probité dans les transactions, l'urbanité dans les rapports sociaux, et spécialement à l'égard des étrangers. La foi, elle apparaît aujourd'hui dans les hautes classes, comme dans le peuple, dans l'administration, dans la magistrature, dans la législature, dans la presse presque tout entière, dans toute l'expression sociale. Pourquoi ne dirais-je pas maintenant que la religion, par un bienfait de la Providence, qui la voit dominer en ce pays, donne cette paix, cette sécurité, ce bonheur moral que ne connaissent plus tant d'autres sociétés ?

L'auteur du *Génie du Christianisme* a dit, en parlant de la France d'autrefois : " Les étrangers qui la visitaient, s'en retournaient, en disant au dedans d'eux-mêmes : ce royaume est réellement le plus grand entre les nations." Les visiteurs nombreux et souvent distingués qui viennent sur notre sol, ne peuvent-ils pas redire à leur tour ; le Canada est le pays le plus religieux du monde ?

Maintenant, je le demande, cette gloire et ce bonheur dont jouit notre pays ne doivent-ils rien à l'éducation classique, reçue par un si grand nombre de nos concitoyens dans les collèges tenus exclusivement par le clergé ? Si l'on tient à ce que notre religion se maintienne, avec le bonheur qu'elle a donné à notre société, on fera bien d'y regarder de près avant de faire des tentatives pour altérer d'une manière essentielle la nature de cet enseignement, qui, sous le rapport religieux et moral, nous a en grande partie, faits ce que nous sommes, et rend notre nom si glorieux.

C.—D'après ce qui vient d'être dit, il est dans les intérêts de notre foi qu'il y ait dans ce pays un certain nombre de collèges classiques où une haute instruction religieuse soit donnée. D'ail-

leurs, c'est uniquement dans ces institutions que se forment les prêtres. Or, notre clergé n'est pas encore assez nombreux pour notre société ; et de plus de toutes parts, dans la vaste étendue de la Confédération, des rives de l'Atlantique à celles du Pacifique, et d'un grand nombre d'endroits de la république voisine où nos compatriotes sont établis, on demande des prêtres canadiens pour conserver ou propager notre foi. J'ajouterai qu'il ne s'agit pas seulement pour les ministres de l'Eglise d'avoir une connaissance suffisante du latin pour apprendre la théologie et comprendre leur bréviaire. La science dans une assez large mesure est imposée au clergé. Les devoirs si importants de son ministère, la dignité du rang qu'il occupe, la défense des dogmes catholiques, des institutions de l'Eglise qu'il doit soutenir contre les attaques d'adversaires nombreux, les lumières que de toutes parts on va chercher auprès de lui, parce que les lèvres du prêtre, selon l'expression sacrée, sont chargées de répandre la science, l'influence qu'il doit exercer sur la société ; tout cela impose au prêtre la stricte obligation d'acquérir des connaissances étendues. Dans les collèges classiques dignes de ce nom, il aura la clé de ces connaissances et il en prendra le goût. Il importe donc à l'honneur du sacerdoce canadien et au succès de son ministère, qu'une haute éducation soit donnée dans les maisons qu'il dirige et où se forment ceux dont ses rangs doivent se recruter.

C.—De fortes études feront aussi les hommes de la patrie. L'esprit cultivé par les sciences et les lettres est plus élevé, plus fort, plus apte à toutes les fonctions intellectuelles. Le citoyen instruit est plus préparé à remplir d'une manière honorable les charges sociales et les devoirs qu'impose la vie politique. Habitué aux considérations élevées, aux profondes réflexions, il aura une raison plus clairvoyante, plus haute dans ses vues, plus vaste dans ses conceptions ; sa parole sera incomparablement plus habile, son mérite personnel plus digne de considération ; son patriotisme même plus fortement excité par les motifs divers de servir son pays que lui présentera son instruction sous bien des rapports, spécialement par la gloire, qu'à l'aide de l'histoire, elle lui montrera, attachée aux noms des défenseurs dévoués de leur patrie ; et à cause de tout cela, son influence sera plus puissante, plus étendue, plus salutaire.

Si mes souvenirs ne me trompent pas, un représentant de Sa Majesté Britannique en ce pays, éminemment distingué par ses qualités intellectuelles, a rendu un témoignage bien glorieux pour nous, en disant qu'il trouvait les principaux hommes politiques de notre Province et ses premiers Magistrats, distingués par des

connaissances et une facilité, en même temps qu'une noblesse de langage, indiquant chez eux d'excellentes études.

Croit-on que si les colléges canadiens avaient manqué, la patrie serait ce qu'elle est aujourd'hui ; que si ceux qui en ont défendu si heureusement les intérêts n'avaient eu qu'une éducation bornée, puisée à des institutions inférieures, leur parole eût eu la même force, leur action la même habileté, leur patriotisme le même dévouement ? Eh bien ! la nationalité canadienne, elle a encore des dangers à courir, des questions vitales pour elle à discuter, de fortes luttes à soutenir. Elle vaincra si elle a des athlètes munis d'armes trempées à une solide éducation : qu'on me permette de le dire, les colléges sont les arsenaux de la patrie.

D.—Ce n'est pas seulement pour former des ministres éclairés de la religion, d'habiles défenseurs du pays que l'éducation classique est nécessaire ; notre honneur de peuple la réclame aussi avec urgence ; l'éclat des lettres est un des éléments de cette gloire dont il faut que toute nation vive.

Grâce au développement qu'à pris l'éducation au milieu de nous, une littérature canadienne se forme ; elle présente déjà des noms distingués ; elle deviendra glorieuse si elle est encouragée. Mais les auteurs demandent des appréciateurs ; il leur faut des lecteurs qui rendent justice aux mérites de leurs œuvres et déterminent, par leur approbation, de nouveaux travaux de leur part, qui tournent à la gloire de la patrie. Evidemment une littérature n'est possible dans un pays qu'autant qu'il s'y trouve un nombre considérable d'hommes qui aiment les lettres. Plus l'éducation répand de connaissances, plus le goût se forme, plus le talent est porté à s'éveiller, et à recevoir une impulsion qui lui permette de prendre tout son essor.

Maintenant si je demandais : le goût des lettres et des sciences est-il suffisamment répandu dans notre pays pour espérer un certain éclat sous ce rapport dans un avenir prochain ? Est-il beaucoup d'hommes en état de juger du mérite des compositions intellectuelles ? Les livres, les écrits sérieux trouvent-ils de bien nombreux lecteurs ?.....Je serais heureux d'entendre une réponse affirmative à cette question.

Quoiqu'il en ait été du passé, le présent donne des espérances pour l'avenir, et je crois sincèrement que l'on progresse rapidement dans un sens favorable à la diffusion des lettres. Ne me serait-il pas permis de dire que notre esprit national doit nous y porter ? Ne sommes-nous pas les fils de la France dont la gloire littéraire est si grande, où les œuvres de talent sont si bien goûtées et si fortement encouragées par la faveur du public ?

Sans doute la classe amie des lettres n'est toujours qu'une partie minime d'un peuple ; mais c'est celle-là qui, après tout, fait l'esprit de la nation, lui donne sa gloire et détermine ses destinées.

Je vois avec bonheur de nouvelles voies ouvertes à l'honneur et à la fortune pour nos jeunes compatriotes ; le goût des armes se manifeste chez un certain nombre d'entre eux. L'organisation militaire est une nécessité actuelle de notre pays, et elle pourra contribuer à sa gloire ; la bravoure de nos aïeux ne manquera pas dans l'occasion à leurs descendants.

Mais qu'on me permette donc de voir la gloire future de mon pays dans les triomphes de la parole de ses orateurs, dans l'éclat de la plume de ses écrivains, dans les vertus ornées de la science de ses concitoyens revêtus de l'habit qu'on porte en temps de paix :

*Cedant arma toga ! concedat laurea linguæ.*

A.—Sans doute l'industrie mérite des encouragements dans un pays encore nouveau comme le nôtre ; les richesses de notre sol ont besoin d'être exploitées : le commerce est une source de prospérité qui doit couler plus largement encore. Mais surtout l'agriculture réclame à grands cris des bras qui l'exercent, des soins éclairés qui la dirigent, un dévouement qui se consacre à remuer la glèbe de la patrie, plutôt qu'à aller ramasser, par un travail honteux, sur une terre étrangère, un or qui flétrit la main qui le touche, et qui, au reste, ne l'enrichit presque jamais.

A ces éléments de la prospérité nationale, il faut porter un intérêt puissant et préparer une instruction qui puisse les développer.

Je ferai observer que ceux qui ont fait un cours d'études classiques, ou même seulement une partie de ce cours, seraient bientôt prêts, à raison du développement de leur intelligence et de l'ensemble des connaissances qu'ils auraient acquises, à embrasser une autre carrière que celle des professions libérales. Ils auraient besoin de fort peu d'étude pour s'y préparer ; et comme un assez grand nombre d'exemples l'ont prouvé, on ne tarderait pas à voir leur aptitude aux affaires. Au reste, une éducation classique ne ferait que donner un plus grand honneur, une plus forte aptitude à servir la patrie, en même temps qu'un noble délassement à leurs travaux, aux concitoyens qui se distinguent par leur habileté et leur succès dans l'industrie, le commerce et l'exploitation du sol. C'est une erreur de croire l'éducation classique utile seulement aux classes dites professionnelles.

Mais qu'on n'oublie pas que dans tout corps la tête est la partie principale, que c'est d'elle que dépend toute la vie. Qu'on apporte

une attention dévouée à pourvoir aux besoins des différents membres du corps social, c'est un devoir et une nécessité; mais que l'on songe surtout à ce que la patrie puisse marcher avec une tête saine, qui ne porte pas l'empreinte d'une ignorance, signe d'une caducité précoce, mais qui, au contraire, se tient haute avec une noble fierté, exprimant une vive intelligence embellie d'une forte et brillante éducation.

*B.*—Messieurs, je vous ai dit en commençant que je n'avais guère étudié la question. Ainsi, comme vous l'avez vu, j'ai été plus fort à élever des difficultés qu'à les maintenir contre vos réfutations. De fait, je répétais plutôt les reproches que j'avais entendu faire à l'éducation de nos colléges, que je n'exprimais des opinions personnelles bien formées. J'ai cherché à m'instruire en provoquant des solutions aux objections que je présentais. J'ai reçu une éducation classique; mais, pour ne pas faire d'aveu qui ne serait pas en faveur de mon amour pour l'étude, je dirai que les circonstances où je me suis trouvé ne m'ont guères permis d'entretenir les connaissances qui m'ont été données au collége. Autant qu'il me sera possible pour l'avenir, je mettrai à profit les considérations que je vous ai entendu développer. Mais si je vous accorde bien volontiers que l'éducation classique doit être conservée telle qu'elle est, du moins vous voudrez bien admettre que les colléges ne doivent pas se multiplier au-delà des besoins réels de notre société, et qu'un plus grand nombre d'institutions d'éducation industrielle devraient être établies.

*A.*—Que l'on donne au peuple l'instruction qui lui convient, il le faut pour son avantage. Mais que les colléges ne soient point l'objet d'une indifférence qui semble prête à les sacrifier, ou du moins qui ne songe pas aux moyens de les rendre plus dignes du but de leur institution.

Je n'ai point à traiter la question du nombre plus ou moins grand de maisons de haute éducation que demande notre société. Mais il faut tenir à ce que les études soient solides, fortes, complètes, propres à faire des hommes utiles à la religion et à la patrie. L'honneur des lettres en ce pays est intéressé à ce qu'on n'élève sous leur nom des monuments qu'elles repudieraient.

Chacun doit apporter sa part dans la grande œuvre de l'éducation. Le clergé, au dévouement duquel ce pays doit tous ses établissements d'instruction supérieure, et qui déjà a commencé à élever des maisons pour former aux professions industrielles, le clergé saura encore montrer un zèle éclairé pour encourager la diffusion de la science, qui lorsqu'elle est dirigée par la religion, contribue si efficacement au bien moral, à la gloire et à la prospé-

rité d'un peuple. Les citoyens éminents, responsables de la direction des intérêts du pays, remis entre leurs mains par la confiance publique, ont compris et comprendront mieux que jamais à raison de l'état de notre société, que l'encouragement à donner à une éducation qui fera l'honneur de la patrie, est un de leurs premiers soins. Ceux qui sont à la tête des maisons d'éducation auront toujours à cœur d'y former des hommes éclairés qui servent avantageusement et glorieusement l'Eglise et l'Etat. Les parents qui jouissent d'une certaine aisance, et qui auront eu, par les progrès de leurs enfants aux écoles primaires, une garantie de leurs succès dans de plus hautes études, sauront leur procurer cette éducation classique, propre à leur faire occuper des positions honorables pour eux et grandement utile au bien public, et leur donneront par là-même l'héritage qui excitera le plus en leur cœur la reconnaissance à leur égard. Et l'esprit judicieux de l'opinion publique ne manquera pas de sentir ce qui doit être l'objet de son approbation et de son influence sur cette question de l'éducation, si importante pour la vie d'un peuple. Que tous se souviennent que, comme l'individu, la société se forme par l'éducation, et que l'avenir de notre pays dépend des institutions où auront à s'instruire ceux qui par leur influence devront déterminer ses destinées. Chez tous les vrais amis de la religion et de la patrie doit être la conviction que l'éducation donnée dans nos collèges est la sauvegarde de notre foi et de notre nationalité.

J. S. RAYMOND, Ptre.

---

## LE PAYS DE GALAAD.

---

*(Suite et fin.)*

Les habitants de Yabès de Galaad étaient des gens de paix, qui ne voulurent pas se mêler avec les autres Israélites, coalisés contre la tribu de Benjamin, à laquelle ils firent une guerre d'extermination, pour la punir du crime commis sur la femme du Lévite d'Ephraïm (Juges XX.) Les dix tribus coalisées n'arrivèrent pas à tuer tous les hommes de Benjamin, mais ils réussirent à en tuer toutes les personnes du sexe, et en outre ils jurèrent de ne pas donner leurs filles en mariage aux hommes de Benjamin. Lorsque leur furie fut passée, ils regrettèrent leur serment qui allait être la cause de l'extirpation de cette tribu. Ils cherchèrent donc à y remédier, malheureusement par un moyen qui était aussi illicite que leur vengeance. Dans une séance, ils trouvèrent que les habitants de Yabès n'avaient pas pris part à la guerre contre la tribu de Benjamin; ils résolurent de les en punir, et en même temps d'arrêter le dépérissement de cette tribu. Ils se ruèrent donc sur la malheureuse Yabès de Galaad; ils en tuèrent tous les hommes et les femmes, ne conservant que les jeunes filles au nombre de quatre cent, qu'ils donnèrent comme épouses aux jeunes gens de Benjamin (Juges XXI). Vers 1095 ans av. J. Ch.

Une dizaine d'années plus tard, les habitants de Yabès furent attaqués par Naas, roi des Amonites. Yabès demanda la paix, mais le tyran répondit que les habitants de Yabès n'auraient la paix, qu'à condition de se laisser tous arracher l'œil droit. Ces conditions semblèrent trop dures aux Yabésites, et ils eurent recours

à Saül, récemment établi roi à Gabaa. Saül assembla trois cent trente mille combattants, et le lendemain le roi des Amonites fut battu à plate couture et le peuple dispersé (1 Rois XI). Plus tard, les habitants de Yabès montrèrent leur reconnaissance à Saül : lorsqu'ils apprirent que leur sauveur avait perdu trois de ses fils sur le mont Gelboé, dans une bataille contre les Philistins, qui avaient suspendu ces victimes aux murs de Bethsan, ils allèrent les y chercher, les amenèrent chez eux, et les ensevelirent (1 Rois XXXI). Cette action mérita les louanges de David, qui leur fit dire : " Bénis soyez vous du Seigneur, de ce que vous avez usé de " cette humanité envers Saül votre Seigneur, que vous avez enseveli." Plus tard David fit exhumer les os de Saül et de ses fils, et les fit déposer dans le sépulcre de Sis, père de Saül (II Rois XXI). Yabès avait plusieurs docteurs de la loi qui habitaient sous des tentes, et qui chantaient les louanges de Dieu sur des instruments de musique. C'étaient des Cinéens, descendus de Récab, c'est-à-dire des Réchabites ou descendants de Réchab, beau-père de Moïse, qui vivaient toujours sous des tentes (Jérémie XXXV).

Nous quittâmes cette célèbre localité à huit heures et demie, et passant une trentaine de trones (Silos), où les Bédouins conservent leurs blés, nous nous dirigeâmes presque à l'est pour regagner le pied de la montagne que nous avions quittée pour venir voir Chourahbil. Vers neuf heures, nous passâmes à la droite devant quelques ruines qui indiquent une ville ou un village, que nos Bédouins appellent Ras-el-abou-Habil. A partir d'ici, le terrain est très-onduleux et on trouve le Zikkoum partout. Le Ghor se rétrécit considérablement, de sorte qu'il n'a pas plus d'une lieue de largeur. A dix heures et quinze minutes, nous arrivâmes sur l'emplacement d'une ville. Le Ghor, ou plaine du Jourdain, s'élargit ; tous les alentours sont arrosés et bien cultivés. A dix heures quarante-cinq minutes, nous traversâmes une profonde gorge, au fond de laquelle se traîne un petit courant de très-bonne eau, appelé Ouâdi el-Fadjârese. Nous nous arrêtons à l'ombre d'un buisson de Sidr pour déjeuner.

Après le repas, chacun reprend sa besogne ; la Duchesse son tricot ; l'entomologiste l'écorchoir, et moi, mon calpin. Malheureusement le soleil chauffait à calciner les cailloux. Je me dirigeai vers la montagne pour prendre connaissance de toutes les grottes ou trous dont elle est percée. En y allant, je remarquai sur le bord de la route, qui la longe du nord au sud, une construction en ruines, d'environ quinze mètres de long sur douze mètres de large, on y voit encore cinq colonnes enfoncées dans le sol. Ensuite, je montai sur le versant de la montagne, sur la rive gauche de la

vallée au fond de laquelle coule le ruisseau, Ouâdi-el-Fadjârese. Cette montagne est presque entièrement formée de galets collés ensemble par des matières calcaires. Les grottes y ont été toutes habitées et quelques unes le sont encore ; il y en a aussi qui ont servi de tombeaux. De là je me rendis sur le bord de la vallée où je rencontrai les ruines d'un moulin à eau dont on voit encore les aqueducs ; on y remarque une meule qui a trois mètres de diamètre. J'y aperçus une construction en plein cintre presque entièrement ensevelie, dont la partie de la voûte au-dessus du sol est murée de pierres sèches. Pour voir ce qu'il y avait là-dedans, j'en ôtai quelques pierres, et ma curiosité fut bien vite satisfaite. Il n'y avait autre chose dedans qu'un mort, qui ne sentait pas bon du tout. Je prononçai une prière pour ce mort et je continuai mes explorations, en passant la vallée ou gorge sur un viaduc appuyé sur quatre arcs en ogive. Arrivé de l'autre côté, je montai le flanc de la montagne, trouée comme une ruche. A la première grotte, voilà qu'un Bédouin en sort :

—Que voulez-vous, me dit-il ?

—Je veux voir toutes ces grottes, lui répondis-je.

Ensuite il me demanda qui j'étais, d'où je venais et où j'allais ; puis il me fit voir toutes les grottes habitées. Il y en avait aussi qui servaient de magasin et d'autres d'écuries aux ânes. D'une des dernières que je visitai sortit une femme qui écumait de colère ; elle insultait mon pauvre Bédouin de la manière la plus brutale. Un autre Bédouin désapprouva la femme, mais désapprouva aussi le Bédouin. Je crus qu'il finirait par dire à l'homme : Vous avez tort et à la femme, vous n'avez pas raison.

Mon exploration finie, je descendis de la montagne en parcourant les ruines qui ne sont pas considérables, mais qui s'étendent très-loin.

Ce village dans le rocher et cette localité ruinée s'appellent El-Kleileh.

Vers une heure et demie nous nous disposâmes à partir. Le soleil n'avait encore rien perdu de sa vigueur, mais le vent s'était levé. Notre chemin passe par des terres cultivées, maigrement boisées de Sidr et de Zakkoum, et les eaux deviennent plus rares. Après cinq quarts-d'heure de marche, nous remarquons à main droite, près du chemin, une petite Ouâli, petite construction funèbre, qui contient les cendres d'Aban-Béideh. Aban-Béideh est un des lieutenants d'Omar, un des conquérants de la Syrie, qui s'était fixé en ce lieu, comme Chourachbil à Jabès et qui, comme lui, périt par la peste, l'an 639.

A Aban-Obéideh se trouve un puits d'eau potable, et autrefois il

Y avait un village, dont je n'ai pu savoir le nom. On trouve ici une espèce de fruit qu'on appelle pomme de Sodome : il a neuf centimètres de la queue à l'extrémité, et onze centimètres dans l'autre sens. Ce fruit n'a point de chair, c'est une peau verte qui ressemble à celle d'une figue, contenant des graines semblables aux pépins de pommes ordinaires : chaque pépin est fourni d'une grosse barbe d'environ trois centimètres de long, plus douce que la soie, qui se laisse filer plus facilement que le coton, mais n'a pas beaucoup de résistance. La tige qui porte ce fruit est à moitié ligneuse et devient très-droite ; elle a beaucoup de moëlle ; ses feuilles sont épaisses et laiteuses. Je pris plusieurs de ces fruits ainsi qu'une tige, mais dès que je la coupai, le lait en sortit en quantité, et ensuite la tige coupée *saigna* si abondamment qu'elle salit entièrement mon habit. Je donnai un coup de couteau dans un de ces fruits pour en faire sortir le vent qui le tenait gonflé, et puis je le mis entre deux feuilles de papier pour le conserver. Parmi plusieurs Bédouins que nous trouvâmes assemblés en ce lieu, se trouvait Saleh-Adouan, jeune homme d'environ dix-sept ans, le neveu du fameux Cheïk-Adouan. Nous lui demandons s'il veut nous escorter ? Il y consent, il donne ordre à son domestique de le suivre, prend sa longue lance, monte à cheval, se joint à nous et nous continuons notre route.

Nos Bédouins de la tribu Arrab-el-Ehhsaouyieh n'étaient plus sur leur territoire. Cependant ils pouvaient aller plus loin, parce qu'ils sont les amis des Adouans ; mais le plus prudent pour nous c'était d'engager une escorte de la tribu propre pour laisser retourner les premiers.

Chemin faisant, nous remarquâmes encore quelques pièces de terre cultivées, mais à mesure que nous marchions, le terrain devenait plus sablonneux ; peu à peu le Sidr disparût et le Zakkoum devint plus rare, mais plus beau. Il a ici la forme d'un très-bel arbre.

Flavius Josèphe (ant. L. XIV, VII,) vante au superlatif le baume de Jéricho. Aujourd'hui encore, on extrait du Zakkoum une espèce d'huile jaunâtre, employée avec succès pour la guérison des plaies. J'ai déjà dit dans mon *Guide Indicateur*, que je crois que c'est là le baume tant estimé et appelé le plus précieux des parfums par l'historien Juif. Le prophète Jérémie nous parle du baume de Galaad en disant : " N'y ait-il point de baume dans Galaad ? Ne s'y trouve-t-il point de médecin ? Pourquoi donc la blessure de la fille de mon peuple n'a-t-elle point été fermée ? "

Autrefois le pays de Galaad en fournissait en quantité. Nous en avons la preuve dans la Genèse (XXXVII, 25), où nous lisons que les Ismaélites qui achetèrent le jeune Joseph, fils bien-aimé de

Jacob, venaient de Galaad avec des chameaux chargés de parfums. J'ai eu beau chercher dans le pays de Galaad pour trouver d'autre baume que celui de Jéricho ; je n'en ai pu trouver. Je pense donc que le baume de Galaad et celui de Jéricho sont le même, et que ce n'est autre chose que l'huile tirée du Zakkoum.

Après une heure et demie de marche au bon pas, nous arrivâmes au campement. Le vent menaça d'emporter nos tentes, car le terrain où elles étaient dressées étant sablonneux, les piquets ne tenaient pas bien. Nous craignons donc de passer une mauvaise nuit, mais Dieu y pourvut. Vers le coucher du soleil, le temps se calma, le ciel devint serein et l'astre par excellence nous laissa longtemps jouir de ses rayons dorés et lumineux, qu'il nous envoyait de derrière la chaîne de montagnes de la Judée, même jusqu'à ce que la lune nous vint éclairer par dessus la chaîne de montagnes de Galaad. La voûte céleste se couvrit d'innombrables étoiles ; tout était lumineux, et le calme régnait partout. On n'entendait plus que le doux murmure des eaux limpides du Ouâdi-Zerka, sur la rive droite duquel nous campions. L'Ouâdi-Zerka est un très-grand ruisseau ou petite rivière qui, bordée de deux haies de roseaux dont les Arabes font des plumes, va se jeter dans le Jourdain.

L'Ouâdi-Zerka est l'ancien Jaboc, appelé aussi la rivière de Jacob, parce que ce patriarche, en venant de la Mésopotamie, campa sur la rive gauche de ce courant d'eau. C'est dans cette occasion et en ce même lieu qu'il lutta avec avantage contre l'ange du Seigneur, qui lui donna le nom de fort contre Dieu, Israël. Jacob appela ce lieu Phanuël qu'il conserva. Vers l'an 1245 av. J.-C., Gédéon y trouva une ville et une tour qui portaient le nom que Jacob avait donné à cette localité. Ce juge d'Israël, en poursuivant avec trois cents hommes seulement Zebée et Salmana, roi des Madianites, y demanda du pain pour ses gens de guerre ; mais on le lui refusa inhumainement, en se moquant de lui. A son retour, Gédéon victorieux en tua tous les habitants et démolit la tour (Juges VIII). C'est non loin de là que Jacob rencontra son frère Esau (Genèse XXXII). Aujourd'hui encore, on y voit les traces d'une ville qui a dû être considérable ; entre autres on y rencontre les ruines d'un moulin à eau et des collines formées par les saletés exportées de la ville.

Le 27 novembre, après avoir passé une bonne nuit sur le bord du Jaboc, à Phanuël, où Jacob campa il y a 3,609 ans, nous traversâmes la rivière à gué. Pendant une demi-heure de marche, nous remarquâmes de la terre cultivée et arrosée, mais bientôt la végétation cessa, le sol devint dur, sillonné par des ravins et sans eau.

Vers huit heures et demie, nous passâmes sur l'emplacement d'un village, où nous remarquâmes la meule d'un moulin à sucre, preuve certaine que ce terrain était autrefois cultivé et arrosé, probablement avec les eaux du Jaboc.

La chaleur était très-forte, le vent contrefaisait le mort et nous avions le soleil en face. Pas un brin d'herbe ne couvre le sol grillé en ce lieu horrible ; nous cheminâmes péniblement jusqu'à neuf heures et trois quarts, lorsque nous rencontrâmes un chétif buisson de Sidr ; nos Bédouins nous conseillèrent d'y déjeuner. Je réclamai en disant que c'était encore trop tôt et qu'il n'y avait pas assez d'ombre ; j'interrogeai le Bédouin local, qui m'assura que nous étions encore à la distance de trois heures de marche de la première branche qui peut fournir un tant soit peu d'ombre. Le meilleur parti à prendre c'était donc de profiter du peu d'ombre projeté par ce maître buisson : il se trouve sur le bord d'un torrent à sec, appelé Ouadi-er-Râttham. Ce buisson n'est pas seulement une providence pour les voyageurs, mais il l'est aussi pour la gent volatile ; naguère il a dû servir d'asile à quatre-vingt-cinq familles d'oiseaux. Les branches étaient littéralement chargées de leurs nids ; j'en ai compté jusqu'à quinze qui se touchaient.

Après le déjeuner, M. de la Brûlerie alla faire la chasse aux insectes, qui y abondent de toutes les espèces et même des plus inconnues. La dame de chambre et moi nous l'aidâmes, et au bout d'une heure, il avait une bouteille pleine d'insectes. Les scorpions étaient si nombreux qu'on en trouvait sous chaque pierre qu'on soulevait.

Vers une heure et demie, l'air commença à s'agiter un peu, et nous nous remîmes en chemin. A 2 heures, nous traversâmes une gorge qu'on passait autrefois sur un pont, dont on remarque encore les restes à main droite, près du chemin. Au pied de la montagne, à gauche, se trouve une source appelée Aïn-Abad ; elle envoie ordinairement ses eaux par cette gorge, mais à présent tout est sec. Un quart d'heure de marche plus loin, nous passâmes sur l'emplacement d'un village, mais je n'en pus apprendre le nom. La plaine inculte et dure n'est pas trop ondulée et les torrents qu'on traverse de temps en temps ne sont pas profonds.

Vers quatre heures et demie nous arrivâmes à nos tentes dressées sur la rive gauche d'un courant d'eau appelé Ouâdi-Shaïb, nom d'un Ouâdi situé sur le versant de la montagne à la gauche, plus vulgairement Ouâdi-Nimrim. C'est un grand ruisseau d'eau potable, qui se jette péniblement à travers les roseaux et les bois dans le Jourdain. Sur sa rive droite, on remarque les ruines de Beth-Nimrah, l'ancienne Beth-Nemrah, ville forte de la tribu de Gad

(Josué XIII. Nom. XXXII). Le temps était doux et tranquille, nous étions fatigués de la chaleur du jour ; mais l'appétit n'était pas resté en route. Vers le coucher du soleil, chacun se laissait trouver au repas, qui fut suivi d'une petite causerie, après laquelle nous allâmes à nos occupations accoutumées, et à neuf heures et demie, tout le monde se reposait. Rien ne vint troubler notre repos, les chacals étant les seules créatures qui se firent entendre.

Le 28 novembre, de grand matin, nous étions tous debout, et après un petit déjeuner nous montâmes à cheval. Il n'était que six heures. Après une heure de marche vers le sud-ouest nous arrivâmes au Jourdain, que nous traversâmes en barque pour trois piastres (70 centimes) par personne, et autant par bête. Après une demie-heure, nous nous remîmes en route. Au commencement, nous nous dirigeâmes à l'ouest, ensuite au nord-ouest, jusqu'à l'endroit où nous pouvions sortir de la dépression du Jourdain ; de là nous avons été gagner la route de Jéricho à l'endroit du Jourdain où Notre Seigneur a été baptisé par St. Jean-Baptiste. Le temps était très-beau et il ne faisait pas trop chaud. Nous déjeunâmes à ce fleuve, sacré par le baptême du Sauveur et tant d'autres faits miraculeux, et ensuite nous nous rendîmes à la mer Morte. Nous nous y arrêtâmes pendant une demie-heure, pendant laquelle je nageai dans ses eaux lourdes, mais limpides comme un cristal.

J'ai remarqué qu'à partir du Ouâdi-Hamat jusque tout près de la mer Morte, on ne trouve dans le Ghor ou vallée du Jourdain, aucune trace volcanique ; toute la vallée est du terrain sédimentaire.

Le Ghor ou vallée du Jourdain est sillonné d'une dépression considérable d'environ deux kilomètres de large. Faut-il attribuer cette dépression à une diminution d'eau ? Je ne le pense pas, car cette opinion ne serait guère d'accord avec l'agrandissement de la mer Morte.

Les eaux pendant les grosses pluies se précipitent vers le Jourdain, et arrivées en quantité sur le bord de cette dépression, coulent du haut en bas sur les parois, entraînant une certaine quantité de terre et même en détachant quelquefois des brèches assez considérables, comme j'ai vu moi-même.

Voilà à quoi, je crois, il faut attribuer la formation de cette dépression.

De la mer Morte nous nous sommes rendus à nos tentes dressées près de la fontaine d'Elisée, en passant par Jéricho. Pour cette ville, la mer Morte, la fontaine d'Elisée et la montagne de la Quarantaine, voir mon *Guide Indicateur*.

A peine étions-nous arrivés au campement que le ciel se couvrit de nuages, la foudre sillonna le firmament, le tonnerre se fit entendre et une légère pluie en fut la suite.

Après le dîner, qui eut lieu au coucher du soleil, les femmes de Jéricho arrivèrent pour danser. Cette danse consiste en un demi-cercle de femmes qui se frappent les mains en mesure et répondent à des improvisations faites par une ou deux femmes qui, un grand sabre à la main, dansent réellement en maniant assez gracieusement le sabre. Un voyageur français qui avait sa tente non loin des nôtres, vint se joindre à nous pour jouir de cette espèce de spectacle. La nuit se passa à la fontaine d'Elisée dans la plus grande tranquillité, ce qui nous disposa à continuer notre voyage par le Ghor.

Le 28 novembre, vers sept heures quarante minutes, nous jetâmes un coup d'œil sur le mont de la Quarantaine et nous montâmes à cheval. Nous nous dirigeâmes vers le nord-est en passant par la célèbre source d'Elisée. Après une demi-heure de marche, nous rencontrâmes un viaduc qui traverse une gorge sur trois arcs en ogive, auprès desquels on remarque les restes d'un monument. Ensuite nous arrivâmes dans l'ancienne voie royale. La terre est partout inculte et nue jusqu'à neuf heures où, commençant à se montrer le Sidr et le Zakkoum. A neuf heures et vingt minutes, nous arrivâmes à un assez beau courant d'eau appelé Ouâdi-el-Audja. Là, à en juger par les ruines qui couvrent le terrain, a dû se trouver une grande ville. Quoiqu'encore un peu de bonne heure, nous nous y sommes arrêtés, car, chemin faisant, nous ne devions plus rencontrer d'eau qu'après quatre lieues de marche.

A environ trois quarts d'heure avant d'arriver au lieu du déjeuné, le drogman était resté en arrière avec un de nos Bédouins ; je crus que c'était pour s'informer de la route près d'un berger. A peine étions-nous descendu de nos montures pour déjeuner à l'Ouâdi-el-Audja, qu'ils arrivent tous les deux très-contents, avec un bel agneau à grosse queue. Voilà pour le dîner de ce soir, disent-ils. On plaint la pauvre bête, qui n'a plus que quelques heures à vivre. En attendant, le déjeuné est servi, on se place comme à l'ordinaire sur le tapis et quoi qu'un peu trop tôt, la viande, les œufs durs etc., etc., disparaissent à vue d'œil. Après le déjeuné, j'allai explorer les ruines ; M. de la Brûlerie fit de la chasse entomologique, la dame de chambre avait pris du goût pour cette chasse et chassait les insectes comme une enragée. Cependant il y en avait qu'elle n'osait pas attaquer et dans ce cas elle appelait M. de la Brûlerie. A mon retour des ruines le drogman dormait, ainsi que notre Bédouin, et le gendarme, Mahommed Sâfadi,

avait aussi choisi la position horizontale sur son abbaya (manteau arabe).

La Duchesse tricotait, et moi, je m'étais mis à écrire, lorsqu'arriva un pasteur Bédouin en pleurnichant. Il me montre huit piastres, (un peu moins de deux francs), en me disant :

—Voilà ce que votre drogman m'a donné pour l'agneau qu'il a enlevé.

Je lui réponds hardiment qu'il est menteur, que telle chose est impossible à croire. Alors il jure sur sa foi et sur son Prophète. Je l'envoie à Mohammedi-Saffad, qui connaît le caractère des Bédouins mieux que moi, en lui disant, que s'il croit que le Bédouin a raison, je lui ferai payer le reste du prix convenable. Mohammed interroge le Bédouin qui avoue que le berger avait raison. On donne à ce dernier une vingtaine de piastres et le voilà content.

En cette circonstance le drogman avait commis une action détestable, par laquelle il nous compromettait tous. Car ce pasteur n'était pas venu seul. A son arrivée je n'avais vu que lui, mais pendant qu'on le payait, je remarquai des Bédouins armés derrière chaque buisson. Une fois le pasteur payé, ils disparurent. La Duchesse fut tellement saisie de peur qu'elle n'osa plus rester un seul instant en ce lieu, et à midi, nous étions tous à cheval.

Pendant une petite demi-heure, nous remarquâmes de la terre cultivée, mais ensuite elle est inculte et sans eau. Vers deux heures nous traversâmes une ancienne route romaine et un grand torrent sans eau appelé Ouâdi-Fasail. Une vingtaine de minutes plus tard, nous remarquâmes les ruines d'un village nommé Oum-Tel. Nous traversâmes ensuite deux torrents à sec ; vers deux heures et demie, nous étions en face d'une haute colline pointue appelée Courn-es-Sarthabeh. Nous lisons dans le livre de Josué 11, 16, que pendant que les Israélites traversèrent le Jourdain à pied sec, les eaux s'amoncelèrent depuis là jusqu'au lieu de Sarthan. Je ne pense pas qu'il existe aucune difficulté pour admettre Sarthabeh pour l'ancienne Sarthan.

C'est entre Sarthan et Sokoth, qui est plus loin, qu'Hiram, le célèbre ouvrier de Tyr, avait son atelier, où il fabriquait tout ce qui devait être en fonte au temple de Salomon (III Rois VII).

Vers trois heures et quarante minutes, nous arrivâmes à nos tentes dressées sur la rive droite de l'Ouâdi-Farah, beau ruisseau de très-bonne eau, bordé de lauriers-roses et autres plantes, et qui se jette dans le Jourdain. Au delà de la rivière, à la distance de deux cents mètres environ, la chaîne de montagne projette une

pointe en forme de cap dans la plaine ; cette pointe au cap est percée d'un certain nombre de grottes habitées ; on les appelle Makheroud. Au pied on remarque un petit cimetière. Au nord-ouest, sur la rive droite du ruisseau, on aperçoit un Ouâli (petit monument funèbre) où est enseveli un grand Cheïkh appelé Abd-el-Kâdr.

Le 30 novembre, après avoir passé une nuit tranquille et fait un petit déjeuner, comme à l'ordinaire, nous montâmes à cheval vers sept heures et demie. Nous traversâmes l'Ouâdi-Farah à gué comme tous les autres courants, car dans ce pays on ne trouve nul part des ponts, et nous continuâmes à cheminer le long de la chaîne de montagnes. Après une demi-heure de marche, les montagnes se montrent nues et la plaine inculte ; après une autre demi-heure, nous traversâmes un profond torrent à sec, appelé Ouâdi-abou-Sadra. Plus loin nous traversâmes un autre torrent à sec, en remarquant les fondements d'une construction carrée. Vers neuf heures et demie, nous passâmes sur l'emplacement d'une ville ; les ruines couvrent une assez grande étendue de terrain, mais ne sont ni considérables ni intéressantes ; on les appelle Kherbet-Samrak. Je ne sais quelle pourrait être cette Samrak, si ce n'est Samir de la tribu d'Ephraïm, où habitait Thola, fils de Phua, qui jugea le peuple d'Israël pendant vingt-trois ans, et qui après sa mort y fut enseveli (Juges X). Dans la montagne en face, on remarque plusieurs grottes probablement sépulcrales.

Le terrain que nous parcourons est pierreux, inculte et sillonné de ravins. Sur la chaîne de montagnes à droite, de l'autre côté du Jourdain, on remarque Kâlat-er-Rabbat. C'est un château-fort, situé sur un point culminant. Vers dix heures, la chaîne de montagnes à gauche se montra percée de grottes ; l'espace entre le Jourdain et la chaîne est étroit. Les montagnes sont moins nues, on aperçoit ça et là quelques plantes, principalement du génêt. A dix heures et demie, nous traversâmes à pied un torrent sans eau, et cela à pied pour ne pas nous casser le cou à cheval. Une demi-heure après, nous passâmes un autre torrent où l'on voit les restes d'un pont, et non loin de là nous remarquâmes l'emplacement d'un village. A midi et demi, nous sommes arrivés à l'Ouâdi-Meilleh, petit ruisseau d'eau un peu saumâtre, maigrement boisé, mais assez fourni de plantes herbacées. Nous y avons déjeuné à l'ombre d'un buisson de Sidr. Ensuite chacun reprit sa besogne ordinaire et à deux heures et trente-cinq minutes nous sommes montés à cheval.

Après une demi-heure de marche vers le nord, par des sentiers au milieu de beaux terrains cultivés, nous rencontrâmes une petite colline couverte de ruines, probablement celles d'une forte-

resse ; au pied coule un beau ruisseau. A en juger par le sol, tout ce terrain a été autrefois couvert de constructions. Les indigènes appellent cette localité Soukkouth ; il est plus que probable que c'est là l'ancienne Soccoth de l'Écriture Sainte. Jacob après avoir décampé à Phanuël, sur le bord du Jaboc, et traversé le Jourdain, vint à Soccoth, y dressa ses tentes et y bâtit un abri pour ses troupeaux, (Genèse xxiii, 17).

Gédéon, en poursuivant les Madianites, demanda aux habitants de Soccoth du pain pour ses trois cents hommes ; mais au lieu de lui en donner, ils se moquèrent de lui. Gédéon pour les en punir, fit à son retour flageller les soixante-et-dix-sept principaux de la ville, avec des ronces et des épines du désert, (Juges VIII).

De Soccoth nous mîmes deux heures et demie pour atteindre Beth-San, ville des Chananéens de la tribu de Manassé (Josué XVII, 16). Les Israélites n'en exterminèrent pas les habitants. Ces Chananéens avaient des chariots de guerre armés de fers tranchants (Josué ch. et versets cités, et Juges 127).

Saül, mort sur le mont Gelboé, dans une bataille contre les Philistins, fut suspendu au mur de cette ville, comme je l'ai déjà dit. Après la captivité, Bethsan devint, sous le nom de Scythopolis, le chef-lieu de la décapole et plus tard, le siège d'un évêché. Aujourd'hui on appelle cette ville Bisân ; elle est située sur une hauteur, à l'Est du mont Gelboé, et consiste en quelques misérables maisons habitées par cinq cents hommes qu'Ibrahim Pacha y laissa. De cette ancienne ville, on ne voit plus que des ruines consistant en pierres de taille, fragments de colonnes etc. Vers le nord-est, on voit l'acropole également en ruine ; au sud-est se trouvent les ruines d'un temple ; le théâtre est encore en partie debout. Cette localité est richement pourvue d'eau, le terrain est très-fertile. En quittant Bisân, nous traversâmes un ancien pont romain très-bien conservé. A gauche et non loin de là, on remarque les restes d'une église assez reconnaissable. Quelques pas plus en avant, nous passâmes devant le Khan-el-Ohmar, à droite, belle construction musulmane. Vers onze heures, nous arrivâmes au Cison, et nous nous y arrêtâmes pour déjeuner ; ce repas fut bien vite expédié, car la pluie vint nous arroser. Après avoir gagné le flanc ouest du mont Thabor, nous le montâmes, et visitâmes le lieu célèbre par la Transfiguration du Seigneur. Nous fîmes notre prière et ensuite nous descendîmes, sans pouvoir jouir du beau panorama dont on jouit en temps ordinaire, du haut de cette sainte montagne. La pluie qui obscurcissait le temps devint encore plus abondante et le temps se refroidit. Sur le versant du Thabor, nous rencontrâmes un serpent qui, en faisant place pour nous laisser

passer, se mit à siffler, mais sans nous faire de mal. Deux heures après, nous nous trouvâmes dans la ville du Seigneur où le Verbe s'est fait chair. Le reste de notre voyage n'a rien eu de particulier, et pour la description des Lieux Saints et historiques de Nazareth par le Mont Carmel, St. Jean d'Acre, Tyr et Sidon, voir mon Guide Indicateur.

FRÈRE LIÉVIN DE HAMME.

# BATAILLE DE DORKING,

---

## INVASION DES PRUSSIENS EN ANGLETERRE.

---

(Suite et fin.)

Cette demi-heure nous parut un siècle ; et pendant que nous stationnions sur la colline, il nous arrivait un bruit confus ; c'était le roulement des fourgons, des chariots, et le pas des hommes et des chevaux : l'armée battait en retraite. Enfin, à travers l'obscurité, nous vîmes arriver notre adjudant. L'armée devait se replier et prendre position sur les hauteurs d'Epsom, c'était l'ordre ; nous allions la rallier et tenter de retrouver notre brigade. En route, l'officier communiqua quelques nouvelles à notre tête de colonne qu'il accompagnait à cheval : l'armée avait tenu ferme pendant quelque temps, mais à la fin l'ennemi avait rompu nos lignes, entre Guildford et nous, aussi bien que sur notre front, et, lançant des masses sur ce point, il avait porté le désordre de toutes parts ; le premier corps d'armée, en position à Guildford, se repliait également, pour éviter d'être pris en flanc. Les troupes régulières formaient l'arrière-garde ; nous devions accélérer notre marche le plus possible, afin de laisser le chemin libre et de leur permettre d'effectuer la retraite en bon ordre le lendemain de bonne heure. Le vieux général, ce brave lord qui commandait notre corps d'armée, avait été grièvement blessé dès le commencement de l'action,

et avait dû quitter le champ de bataille. La garde avait horriblement souffert. La cavalerie royale avait chargé les cuirassiers ennemis, mais s'étant engagée dans des terres labourées, elle avait été décimée à son tour. Telles étaient les nouvelles qui circulaient d'un bout à l'autre de notre colonne. Personne ne savait ce qu'étaient devenus nos blessés, et personne n'osait le demander.

Malgré notre fatigue, nous marchions toujours, et il était minuit environ quand nous arrivâmes à Leatherhead ; là nous quittâmes les champs pour regagner la grande route ; le désordre arriva à son comble, et nous nous frayions péniblement un passage.

Des trains passaient lentement sur le chemin qui longeait la route, transportant des blessés, ceux du moins qu'on avait pu ramasser. Il faisait jour quand nous arrivâmes à Epsom. La nuit avait été belle et claire à la suite de l'orage ; un vent froid, joint à l'humidité de mes vêtements trempés, m'avait glacé jusqu'aux os. Ma jambe blessée, roidie, me faisait beaucoup souffrir ; j'allais tomber de faim et d'épuisement, et mes pauvres camarades n'étaient pas mieux lotis que moi.

Nous n'avions rien mangé depuis la veille au matin, et le pain que nous avions mis en réserve était trempé par la pluie ; il ne m'en restait qu'une croûte au fond du sac. Enfin, pour comble de misère, le tabac était trop mouillé pour pouvoir fumer. Nous nous traînions dans ce piteux état, lorsque l'adjudant nous fit faire halte dans un champ, au bord de la route ; là, nous nous jetâmes sur l'herbe encore humide, épuisés de fatigue.

On fit l'appel, et cent quatre-vingts hommes seulement sur cinq cents qui étaient présents au matin de la bataille, répondirent à l'ordre. Sur ce nombre, quelle était la proportion des blessés et des morts, nul ne le savait.

Cependant, dans la confusion de la lutte, beaucoup avaient dû s'égarer. Pendant que nous étions arrêtés là, nous vîmes passer dans la cohue des piétons et des voitures un fourgon de vivres de l'intendance, conduit par un homme en uniforme. " Des vivres ! " s'écria quelqu'un de nous ; et une douzaine de volontaires s'élançèrent aussitôt et entourèrent la voiture. Le conducteur essaya de les écarter avec son fouet ; mais il fut précipité de son siège, et la voiture se trouva vidée en un clin d'œil. C'étaient des boîtes de viande conservée. Nous les ouvrimus avec nos baïonnettes. La viande était cuite, mais eût-elle été crue, nous l'eussions dévorée de même.

Un instant après, passa un général accompagné de deux ou trois officiers d'état-major ; il s'arrêta, parla à notre adjudant, et entra dans le champ.

“ Mes enfants, nous dit-il, pour le moment, vous vous joindrez à ma division ; formez les rangs et prenez la file. ”

Nous nous levâmes, nous formant par petits pelotons d'une vingtaine d'hommes, et nous nous joignîmes à cette masse bigarrée. Il y avait là des régiments, des détachements, des volontaires et des miliciens isolés, des paysans qui fuyaient, les uns avec des paquets, les autres les mains vides, quelques-uns en charrette, la plupart à pied ; çà et là, des fourgons chargés d'approvisionnement et de soldats qui s'étaient hissés partout où ils avaient pu trouver place ; d'autres charriots s'étaient aussi remplis de soldats blessés. On s'arrêtait à chaque instant ; tantôt c'était un cheval qui s'abattait, tantôt un essieu qui se brisait, et la voiture en s'arrêtant barrait la route à tout ce monde. Dans la ville, la confusion était plus grande encore : toutes les maisons étaient pleines de volontaires et de miliciens blessés ou éclopés et cherchant à manger ; les rues en étaient littéralement encombrées. Les officiers s'efforçaient bien de rétablir l'ordre, mais la tâche était au-dessus de leurs forces.

Un ou deux régiments de volontaires, qui étaient arrivés du Nord pendant la nuit, et qui attendaient des ordres, étaient rangés en bataille le long de la route, et faisaient encore assez bonne contenance. Quelques régiments, y compris le nôtre, conservaient aussi une apparence de discipline ; mais la plus grande partie de l'armée qui battait en retraite ne constituait plus qu'une immense horde sans aucune cohésion. La troupe régulière, ou plutôt ses débris, formait l'arrière-garde, afin de tenir l'ennemi en respect.

Dans une pareille cohue, quelques officiers isolés étaient réellement impuissants. Pour ajouter à la confusion, on évacuait les blessés des maisons où on les avait déposés pendant la nuit, afin d'éviter qu'ils ne tombassent entre les mains de l'ennemi ; on emportait les uns dans des charrettes, d'autres étaient portés à bras au chemin de fer. Les plaintes de ces malheureux, ainsi cahotés, nous déchiraient le cœur, quel que fût le degré d'indifférence auquel nous étions parvenus après tant de fatigues et de souffrances. Enfin, sous la direction d'un officier d'état-major posté là pour nous guider, nous quittâmes la grande route de Londres pour prendre celle de Kingston. La foule était moins considérable, et nous pûmes continuer notre route assez rapidement.

L'orage avait rafraîchi l'air et abattu la poussière. Nous traversâmes un village où notre général avait fait ouvrir tous les cabarets et réquisitionner tout ce qui pouvait se consommer. Les régiments qui passaient faisaient halte, et chaque soldat recevait une ration de bière distribuée par compagnies. Je ne pourrais

dire si on a payé les cabaretiers, mais ce qui est certain, c'est que leur bière nous fut d'un fameux secours. Il était environ une heure de l'après-midi quand nous arrivâmes en vue de Kingston. Nous étions depuis seize heures à pied, et nous avons fait plus de douze milles. Un peu au sud de la station de Surbiton, s'élève une colline presque entièrement couverte de villas, excepté à son extrémité occidentale, couronnée par un bouquet d'arbres.

Nous quittâmes la route pour gagner ce point, et là notre général nous fit faire halte et rangea la division en bataille, le front au sud-ouest, la droite appuyée sur la pompe à eau de la Tamise, la gauche le long du versant méridional de la colline, et dans la direction de la route d'Epsom, par laquelle nous venions d'arriver.

Nous étions presque au centre, sur un monticule, juste en face du général qui avait mis pied à terre et attaché son cheval à un arbre. La colline n'est pas très élevée, mais elle domine tout le pays plat qui l'entoure. Etendus à terre et brisés de lassitude nous voyions la Tamise qui étincelait au soleil comme une bande d'argent, le palais de Hampton-Court, le pont de Kingston, l'aiguille de la vieille église s'élançant au-dessus de la brume de la ville, et les bois du parc de Richmond au fond du tableau. Cette scène rappelait à la plupart d'entre nous ces jours heureux, jours de paix, dont la nation, par son orgueil, venait de briser le cours. Nous gardions le silence, mais nous étions en proie à un profond abattement, dû sans doute en partie à l'épuisement et à la fatigue ; nous savions aussi qu'il allait falloir livrer un nouveau combat, et nous n'avions plus confiance en nous-mêmes.

Si nous n'avions pas pu résister abrités derrière de fortes positions, si le premier choc avait suffi pour nous débander, quel espoir pouvions nous conserver de tenir avec plus de succès en plaine et contre un ennemi victorieux ? Le désespoir s'emparait de nous ; nous étions décidés à lutter jusqu'à la mort, mais nous étions pleins d'angoisse en pensant au sort de notre pays, à nos amis, et à tout ce qui nous était cher. Nous n'avions pas de nouvelles depuis que le vieux Wood nous avait rejoints : la veille, nous ignorions tout ce qui se passait à Londres, quels étaient les desseins du gouvernement, et, tout épuisés que nous étions, nous éprouvions le désir ardent de savoir ce qui se passait dans le pays.

Notre général s'attendait à trouver à Kingston des vivres et des munitions, mais rien de tout cela n'était arrivé. La plupart d'entre nous n'avait plus une seule cartouche ; aussi ordonna-t-on au régiment le plus proche de nous, qui arrivait du Nord et n'avait pris part à aucun engagement, de nous céder des munitions en quantité

suffisante pour compléter vingt coups par homme ; et on expédia à Kingston des hommes de corvée pour essayer de se procurer des vivres, tandis qu'un détachement de notre régiment allait réquisitionner dans les villas derrière nous. Une demi-heure après on revint apportant du pain et de la viande, mais le tout nous fournit un maigre repas. On nous dit que presque toutes les maisons étaient abandonnées, et que beaucoup avaient été déjà pillées.

Il était trois ou quatre heures, quand le canon se fit entendre de nouveau sur notre front. Nous voyions la fumée s'élever au-dessus des bois d'Esher et de Claremont, et bientôt après nous vîmes des troupes se déployer dans la plaine à nos pieds. C'était l'arrière-garde des troupes régulières. Elles étaient appuyées par de l'artillerie, à laquelle on fit gravir la colline, et qu'on mit en position sur la hauteur. Il y avait là trois batteries à moitié démontées et qui ne comptaient en tout que huit pièces : derrière elles était postée la ligne : c'était une brigade composée sans doute de quatre régiments, mais le tout ne comptait guère plus de huit ou neuf cents hommes. Notre régiment et un autre avaient reculé pour faire place aux nouveaux venus, et bientôt on nous donna l'ordre de descendre et d'occuper la station sur nos derrières à droite. Ma jambe était devenue si roide que je ne pouvais plus suivre le pas, et mon bras gauche, enflé et meurtri, était hors de service ; mais tout me paraissait préférable à l'idée de rester en arrière, et je suivis le bataillon de mon mieux, en traînant la jambe jusqu'à la station. Un peu plus loin, sur la voie, s'élevait un magasin de marchandises solidement construit en briques : c'est là que l'on posta ma compagnie, le reste de nos hommes gardaient le mur d'enceinte.

Un officier d'état-major se détacha pour placer les troupes. Nous devons, disait-il, être appuyés par des soldats de ligne, et au bout de quelques minutes ils arrivèrent en effet du côté de Guildford dans un train marchant très lentement : c'était le dernier. Les hommes descendirent, le convoi continua sa route, et des soldats commencèrent à enlever les rails, tandis que le reste se postait dans les maisons qui bordaient la voie. Un détachement, commandé par un sergent, nous rejoignit dans la maison, avec un officier de génie et quelques sapeurs qui se mirent à créneler les murs pour faciliter notre tir ; mais ils n'étaient qu'une demi-douzaine, et leur travail n'avancait guère : nous ne pouvions les aider faute d'outils.

Pendant que nous assistions à cette opération, notre adjudant, plus actif que jamais, survint et nous fit aligner dans la cour. Les

hommes de corvée étaient revenus de Kingston, et on nous donna pour notre part les provisions contenues dans une petite voiture à bras. C'était du pain, de la farine et quelques morceaux de viande. Nous n'avions ni le temps ni les moyens de faire cuire la viande ou la farine : nous dévorâmes le pain en l'arrosant de l'eau d'une fontaine qui se trouvait dans la cour. J'aurais bien voulu laver mes blessures, mais je n'osais pas ôter ma tunique, de peur de ne plus pouvoir la remettre. Ce fut pendant que nous mangions notre pain que la nouvelle nous arriva d'un désastre plus grand encore que celui dont nous avons été témoins. D'où venait-il, je l'ignore, mais le bruit courait dans les rangs que Woolwich était pris. Nous savions que c'était notre unique arsenal, et tous nous comprenions la portée d'un pareil coup. Si cela était vrai, il n'y avait plus d'espoir de sauver le pays. Nous regagnâmes notre abri, en proie à cette amère pensée.

Quoique ce ne fût que notre second jour de campagne, nous étions déjà des vétérans, en ce sens que le feu nous laissait insensibles et que la mitraille et les obus, qui commençaient à pleuvoir, ne produisaient aucun effet sur nous. Sans doute nous sentions bien notre manque de discipline, nous voyions le peu de chances de succès qu'avait une troupe aussi peu exercée que la nôtre ; mais nous étions tous décidés à une lutte à outrance. Notre brave adjudant communiquait son courage à tout le monde, et l'officier d'état-major qui nous commandait était un solide gaillard qui semblait sûr de la victoire. Au moment où le feu commença, il arriva près de nous et nous dit que nous étions aussi en sûreté que dans une église, qu'il fallait chaudement recevoir l'ennemi, et que bientôt nous aurions de nouvelles provisions de cartouches. Il y avait dans le magasin des échelles et des bancs sur lesquels une partie de nos hommes montèrent pour tirer par les meurtrières du haut, tandis que les soldats de ligne et les autres, debout sur le sol, faisaient feu par la seconde rangée. Quant à moi, j'étais assis par terre ; je ne pouvais plus me servir de mon fusil, et, du reste, il y avait plus d'hommes que de meurtrières. La canonnade qui s'ouvrait sur notre position venait d'assez loin, et à peine nos tirailleurs avaient-ils ouvert leur feu, qu'un fracas formidable se fit entendre et que je fus renversé. J'avais senti une grande commotion, j'étais frappé à la tête. Je restai étourdi pendant quelques moments et ne pus d'abord me rendre compte de ce qui s'était passé.

Un boulet ou un obus avait atteint le magasin sans percer le mur, mais le coup avait renversé les échelles et les hommes, en faisant voler en même temps les plâtras et les briques ; l'une d'elles

m'avait atteint. J'étais hors de combat. Je ne pouvais pas manier mon fusil, à peine pouvais-je me tenir debout. Je résolus de regagner ma maison et de courir la chance d'y trouver encore quelqu'un. Je me relevai donc et me dirigeai en chancelant vers ma demeure. La fusillade avait commencé, et nos hommes tiraient des fenêtres des maisons, à l'abri des murs et retranchés derrière quelques wagons restés dans la gare. Dans la cour, deux pièces de campagne tiraient sans désespérer, et notre réserve était massée en arrière de la gare. Là aussi était l'officier d'état-major, à cheval, suivant le combat à l'aide de sa longue-vue. Je me souviens que j'avais encore assez de sang-froid pour comprendre que la position était désespérée. Nos lignes, appuyées sur des maisons et des jardins isolés, ne pouvaient tarder à être rompues dans un endroit ou un autre, et c'en serait fait de nous. J'étais à environ un mille de ma maison et je réfléchissais à l'impossibilité où j'étais de me traîner si loin, quand je me souvins tout à coup que j'étais à proximité de la maison de Travers, une des premières villas entre la station de Surbiton et Kingston. A-t-il été ramené chez lui, me disais-je, comme me l'a promis son vieux et fidèle serviteur ? Et sa femme est-elle toujours ici ?

Aujourd'hui encore je me rappelle le sentiment de honte que j'éprouvai quand je me reprochai de n'avoir pas pensé une seule fois à lui,—à lui, mon meilleur ami,—depuis le moment où je l'avais emporté du champ de bataille. Mais la guerre et la souffrance rendent l'homme égoïste. En tout cas, je voulais entrer me reposer un instant et voir si je pourrais être utile à quelque chose. Le jardinet devant la maison était toujours aussi soigné et rempli de fleurs. Tous les jours, en allant à la gare, je passais devant et j'y connaissais chaque arbuste. La porte d'entrée était entr'ouverte, j'entrai, et je trouvai le petit Arthur dans le vestibule. Il était coquettement vêtu, comme de coutume. A le voir avec sa petite blouse bleue, son pantalon blanc et ses petits bas laissant nue sa jambe potelée, ses blonds cheveux bouclés, sa gentille figure et ses grands yeux noirs, complète image de l'idéale beauté de l'enfance ; à voir le vestibule silencieux avec les vases de fleurs à la même place, habits et chapeaux suspendus aux patères, les vieux tableaux sur les murs, tout un spectacle de paix au milieu des horreurs de la guerre : je me demandai si les scènes de carnage du dehors n'étaient pas le produit d'une hallucination et si je ne sortais pas d'un cauchemar.

Mais les grondements du canon qui faisaient trembler la maison, le sifflement des balles, me ramenèrent bien vite à la réalité des choses. L'enfant paraissait inconscient de ce qui se passait autour

de lui ; il montait l'escalier, sautant à chaque marche et se tenant à la rampe comme je l'avais vu faire si souvent. Il se retourna en m'entendant entrer. Mon apparition l'épouvanta, et il y avait de quoi. J'entrai chancelant dans le vestibule, la figure et les vêtements couverts de sang et de boue. Je dus lui faire peur, car il poussa un cri et se précipita vers l'escalier qui conduisait au sous-sol. Cependant il s'arrêta en reconnaissant ma voix, et quand il m'entendit lui dire de venir embrasser son parrain, il approcha timidement de moi. Papa avait été à la bataille, disait-il, et était bien malade ; maman était auprès de papa ; Wood était sorti, Lucie était à la cave et l'y avait emmené, mais il avait voulu aller avec sa maman. Je lui dis de m'attendre, que bientôt je l'appellerais ; je montai l'escalier et j'ouvris la porte de la chambre à coucher. Mon pauvre ami était là sur son lit, la tête appuyée sur l'épaule de sa femme assise auprès de lui. Il respirait péniblement ; la pâleur de sa figure, ses yeux fermés, ses bras pendants, l'écume qui couvrait ses lèvres et que sa femme essuyait à chaque instant, tout annonçait sa fin prochaine. Le vieux serviteur avait fait son devoir, il avait ramené son maître dans sa maison pour y mourir dans les bras de sa femme. Quant à elle, elle était trop occupée de sa tâche pour s'apercevoir de ma présence ; et dans la pensée de mettre l'enfant dans un lieu moins exposé, je refermai doucement la porte et descendis pour conduire le petit dans le sous-sol où sa bonne s'était réfugiée. Il était trop tard, hélas ! Le pauvre enfant gisait au pied de l'escalier la face contre terre, ses petits bras étendus, ses cheveux blonds baignés dans une mare de sang. Au milieu des mille éclats de la bataille, je n'avais pas entendu l'explosion. Un éclat était entré par la porte ouverte du vestibule et avait fracassé le crâne de l'enfant. La mort avait dû être instantanée. J'essayai de soulever le petit corps avec le bras qui me restait ; mais ce léger fardeau était encore trop lourd pour moi, et en me penchant sur lui, je m'évanouis.

Quand je repris mes sens, il faisait nuit close, et pendant quelque temps je ne pus me rappeler où j'étais : je restai étourdi sans pouvoir remuer. Peu à peu je reconnus que j'étais couché sur le tapis d'une chambre. Le bruit de la bataille avait cessé, mais il me semblait entendre des voix confuses tout près de moi. Enfin, je me relevai, et parvins à me remettre debout.

Un tel effort me fit cruellement souffrir ; mes blessures s'étaient enflammées, et mes vêtements, en collant sur la chair vive, redoublaient ma souffrance. Je me traînai jusqu'à la porte, que j'ouvris, et je compris où j'étais, car la douleur m'avait rendu l'usage de mes sens. Je reconnus le petit cabinet de travail de Travers ; le gaz n'é-

tait pas allumé, et la porte du salon était fermée ; mais, par la porte entre-bâillée de la salle à manger, la lumière d'une bougie éclairait faiblement le vestibule, où dormaient une demi-douzaine de soldats. La salle à manger était remplie. La table était couverte d'assiettes, de verres et de bouteilles. La plupart des Allemands dormaient sur les chaises ou par terre ; quelques-uns fumaient des cigares, et d'autres, casque en tête, achevaient leur souper, faisant, entre deux bouchées, quelque remarque dans leur langue.

— Ah ! ce sont de braves soldats, ces volontaires anglais, disait une brute aux larges épaules, qui engouffrait un énorme morceau de bœuf à l'aide d'une fourchette d'argent, instrument dont il avait l'air de ne pas bien connaître l'usage.

— Oui, oui, répliqua un camarade en se dandinant sur sa chaise, les bottes sales levées sur la nappe et un des meilleurs cigares du pauvre Travers à la bouche. Et ils savent si bien courir !

— Oui, mais, reprenait le premier, ils ne courent pas encore si bien que les *moblots* français.

— Certainement, grogna un gros lourdaud couché par terre, la tête appuyée sur son coude et lançant une bouffée de fumée, mais ce sont de fiers tireurs.

— Tu as raison, si les gredins savaient aussi bien manœuvrer qu'ils savent tirer, nous ne serions pas ici.

— C'est vrai, c'est l'exercice qui fait le bon soldat. ”

Je ne m'arrêtai pas davantage pour entendre de nouvelles critiques sur les défauts de nos malheureux volontaires, car un bruit dans l'escalier avait attiré mon attention.

Madame Travers était sur le palier. Je montai rapidement l'escalier pour la rejoindre. Parmi les souvenirs ineffaçables de ces jours néfastes, nul n'est mieux fixé dans ma mémoire. Je vois encore cette pauvre veuve qui, en un instant, venait de perdre et son mari et son unique enfant. Apparaissant ainsi, vêtue d'une robe blanche, elle semblait un fantôme qui sortait de cette chambre mortuaire. Sa figure blême, éclairée par la lueur vacillante de la bougie, contrastait avec ses cheveux noirs qui tombaient en désordre sur ses épaules. Sa beauté resplendissait encore sur ses traits décolorés par la fatigue et la douleur. Elle était calme et ne versait pas une larme, quoiqu'on pût voir, au tremblement de ses lèvres, l'effort suprême qu'elle faisait pour les réprimer.

— Mon cher ami, me dit-elle en me serrant la main, je venais vous chercher ; pardonnez à mon égoïsme de vous avoir négligé

si longtemps, mais vous comprenez....., fit-elle en regardant la porte.

—Et où est... ?

—Mon fils, reprit-elle, devantant ma question. Je l'ai posé près de son père. Mais maintenant il faut panser vos blessures. Que vous êtes pâle et défait ! Restez là un moment." Et, descendant à la salle à manger, elle revint avec un peu de vin que je bus avec plaisir ; puis, me faisant asseoir sur les marches de l'escalier, elle apporta de l'eau et du linge ; après avoir coupé les manches de mon habit, elle lava et banda avec soin mes plaies. C'est moi qui me sentais alors égoïste d'accroître ainsi ses tourments ; mais en réalité j'étais trop épuisé pour avoir encore une volonté, et j'avais trop besoin des secours qu'elle me forçait d'accepter.

Le pansement de mes blessures me causa un soulagement indescriptible. Tout en me prodiguant ses soins, elle me donnait, par des phrases entre-coupées, l'explication de ce qui s'était passé. Chaque chambre de la maison, à l'exception de la sienne et du petit cabinet où le vieux Wood l'avait aidée à me porter, était remplie de soldats. Wood avait été réquisitionné pour travailler aux réparations du chemin de fer ; Lucie, dans sa frayeur, s'était enfuie ; mais la cuisinière, restée à son poste, avait servi le souper et mis la cave à la disposition des Allemands : elle ne comprenait pas ce qu'ils disaient ; mais s'ils étaient rudes et brusques, ils n'étaient pas grossiers envers les femmes.

" Allez, maintenant, dit madame Travers quand mes blessures furent pansées, allez chez vous, car votre présence sera sans doute nécessaire. Pour moi, je désire seulement qu'on me permette de passer la nuit ici, dit-elle en jetant les yeux sur la chambre où gisaient les corps de son mari et de son fils ; j'espère que je ne serai pas troublée."

Je sentis que son conseil était bon ; je ne pouvais, en effet, lui donner aucune protection. J'étais trop inquiet de savoir ce qu'étaient devenues ma mère malade et ma sœur ; et puis il y avait des arrangements à prendre pour l'enterrement. Je partis donc en me traînant. Nous manquâmes de paroles pour nous exprimer notre mutuelle reconnaissance. Notre immense douleur, d'ailleurs, ne laissait guère de place aux marques extérieures de sympathie ou de gratitude.

Sur la route qui bordait la maison, se faisait un grand mouvement d'hommes et de chevaux ; des files nombreuses de charrettes se succédaient, dont les conducteurs, venant de Sussex et de Surrey, avaient été évidemment réquisitionnés ; elles étaient escortées par des soldats. Comme il n'y avait plus de gaz, la route dans la

direction de Kingston était éclairée de distance en distance par des torches que tenaient des individus réquisitionnés aussi à cet effet, et dont quelques-uns habitaient les villages voisins. Parmi ces porte-torches improvisés, je reconnus un vieillard avec qui j'avais souvent voyagé en chemin de fer. C'était, je crois, un commis principal dans une administration publique : vieillard à l'air doux, ordinairement cravaté haut, selon la mode d'autrefois. Tout accablé que j'étais par les événements, je ne pus m'empêcher de sourire de l'aspect singulier que présentait le pauvre homme, avec sa mine solennelle et sa haute cravate blanche, la torche à la main, devant la porte de sa propre maison, pour éclairer la marche de nos vainqueurs. Mais un objet plus sérieux attira bientôt mon attention : une escouade ennemie, commandée par un caporal, emmenait deux volontaires anglais, les mains liées derrière le dos. Ils me jetèrent un regard suppliant, et, m'avançant vers le peloton, j'eus l'audace de demander au caporal de quoi il s'agissait ; je m'aventurai même à lui poser la main sur le bras.

— “ Au large, coquin ! s'écria le butor levant son fusil comme pour m'assommer ; faudrait-il maintenant épargner les prisonniers qui tirent sur nous en traîtres ? ” ajouta-t-il en mauvais anglais. Les pauvres diables auraient été fusillés si je n'avais intercédé en leur faveur auprès d'un officier qui passait par là. “ Capitaine ! m'écriai-je aussi haut que je pus, est-ce là votre manière d'agir ? laisser fusiller, sans jugement, des prisonniers désarmés ? ” L'officier auquel je faisais appel arrêta les soldats et s'enquit de ce qui se passait. Ma connaissance des langues étrangères me fut alors bien utile, car les prisonniers, ouvriers des fabriques du Nord, n'auraient naturellement jamais pu se faire comprendre, et ils ignoraient d'ailleurs le délit qu'on leur reprochait. Je traduisis donc leurs explications : Dans un mouvement de retraite, ils avaient été laissés en arrière dans une grange, à Ditton, et comme ils sortaient de leur cachette, le fusil à la main, ils tombèrent dans un parti ennemi ; on crut qu'ils venaient de tirer, et c'est un miracle s'ils ne furent pas fusillés sur place.

Le capitaine écouta froidement mon récit, mais il ordonna au peloton de relâcher les deux captifs, qui se sauvèrent à la hâte par un chemin de traverse. Le capitaine était un bel homme à l'air martial, mais rien ne pouvait égaler l'insolence de ses manières, insolence d'autant plus remarquable qu'elle semblait naturelle et provenir d'un incommensurable sentiment de supériorité. Entre un pauvre volontaire boiteux et un capitaine de l'armée victorieuse, il y avait à ses yeux un abîme. Ces deux hommes eussent-

ils été des chiens, il est évident qu'on n'aurait pas décidé de leur sort avec plus de dédain. On les laissa partir uniquement parce qu'ils ne valaient pas la peine d'être gardés prisonniers, et peut-être parce que tuer sans raison un être vivant répugnait au sentiment de justice du capitaine. Mais à quoi bon s'étendre sur cette insulte ? Tout homme à cette époque n'a-t-il pas été témoin de vexations et d'humiliations sans nombre ? Il en était de même partout.

Dès notre entrée en campagne, l'ennemi avait compris notre faiblesse et riait de nos efforts. Notre poignée de soldats réguliers avait été sacrifiée presque jusqu'au dernier homme dans une lutte inégale. Nos volontaires et notre milice, commandés par des officiers ignorant leur métier, sans munitions, sans équipement, sans état-major, mourant de faim au milieu de l'abondance, étaient bientôt devenus une masse confuse combattant ça et là avec le courage du désespoir, mais dont, comme armée, la discipline des envahisseurs n'avait eu que trop facilement raison. Heureux ceux dont les os blanchirent les plaines de Surrey ! au moins ils avaient échappé aux hontes que nous avons dû subir. Vous-mêmes, qui n'avez jamais su ce que c'est que de vivre sous le bon plaisir du vainqueur, le rouge vous monte au front en m'entendant parler de ces temps néfastes ; jugez donc de ce qu'ont souffert ceux qui, comme votre aïeul, avaient été citoyens de la nation la plus fière de la terre, qui n'avait jamais connu la honte ou la défaite, qui se vantait que le soleil ne se couchait jamais sur son territoire !

Nous avons entendu parler de générosité dans la guerre ; nous n'en avons trouvé aucune chez l'envahisseur. Nous avons déclaré la guerre : nous devons en subir les conséquences. Londres et notre unique arsenal pris, nous étions à la merci du vainqueur, et il nous foula aux pieds sans miséricorde.

Ai-je besoin de vous dire le reste ? L'indemnité de guerre énorme que nous dûmes payer, les lourds impôts qu'il fallut décréter pour y faire face, la brutale franchise avec laquelle on nous déclara que nous devons faire place à une nouvelle puissance maritime, et être mis hors d'état de prendre notre revanche ; les troupes victorieuses nourries par les habitants ; leur joug rendu encore plus odieux par la méthode et le semblant de légalité apportés à leurs exactions ; mieux eût valu nous laisser piller brutalement par la soldatesque que par nos propres magistrats devenus les instruments de leurs extorsions. Encore aujourd'hui, j'ai peine à comprendre comment nous avons pu survivre à ces humiliations de chaque jour.

Et que nous avait-on laissé pour vivre ? Dépouillés de nos colonies : le Canada et les Antilles échues en partage à l'Amérique ; l'Australie forcée de se séparer de la métropole ; l'Inde perdue à jamais, après que nos nationaux, isolés de tout secours, eurent été exterminés en combattant pour nous conserver ce pays ; Malte et Gibraltar cédés à la nouvelle reine des mers ; l'Irlande indépendante, et perpétuellement vouée à la révolution et à l'anarchie. Quand je pense à la situation de mon pays aujourd'hui, à son commerce ruiné, ses ateliers fermés, ses ports vides, en proie au paupérisme et à la décadence ; quand je vois tout cela, et que je me souviens de ce qu'était la Grande-Bretagne au temps de ma jeunesse, je me demande si réellement il me reste encore de l'honneur et du patriotisme, puisque je puis voir tout cela et vivre !

Il n'en fut pas de même pour la France. Il est vrai qu'on y dévora aussi le pain amer de la servitude sous le joug du vainqueur ! Sa chute fut aussi soudaine et violente que la nôtre, mais la guerre ne put lui enlever son sol fertile ; elle n'avait pas de colonies à perdre ; ses vastes plaines, qui constituaient sa richesse, lui restèrent, et elle se releva de son abaissement, Mais quant à nous, jamais on ne peut faire connaître à nos hommes d'Etat que notre prospérité n'était que factice, qu'elle reposait uniquement sur notre négoce avec l'étranger et le crédit financier, que le courant du commerce une fois détourné de nos ports n'y reviendrait plus, et que notre crédit une fois ébranlé ne se rétablirait jamais. A entendre parler les hommes de cette époque, on aurait cru que la Providence avait décrété que notre gouvernement emprunterait toujours à 3 p. 100, et que le commerce affluerait toujours chez nous parce que nous habitions une petite île brumeuse au milieu d'une mer toujours agitée.

Ils ne pouvaient pas comprendre que les richesses entassées de tous côtés ne provenaient pas de notre pays, mais bien de l'Inde, de la Chine et des autres parties du monde ; que les personnes qui accumulaient de l'argent en achetant et vendant les produits naturels de la terre, pourraient un jour émigrer dans un autre pays en y emportant leurs trésors. On ne voulait pas croire que notre houille et notre fer finiraient par s'épuiser ou qu'ils deviendraient aussi chers qu'aux Etats-Unis, que dès lors nos mines ne vaudraient plus la peine d'être exploitées, et que, par conséquent, nous devrions conserver notre prospérité artificielle comme centre du commerce du monde, en développant nos moyens de défense et en créant une puissance militaire pour inspirer la crainte et le respect. Nous croyions vivre dans une période commerciale dont

la durée serait éternelle. Ce qui vient ajouter à l'amertume de ces réflexions, c'est la pensée que nous pouvions éviter tous ces malheurs, que nous nous sommes attirés par notre légèreté et notre imprévoyance.

Au delà du détroit se dressait en lettres sanglantes l'avertissement suprême, le *Mane thecel pharès*, mais nous ne voulûmes pas le lire. Les conseils des hommes sensés furent repoussés, ils étaient dominés par la voix de la multitude ignorante. Le pouvoir passait alors des mains de la classe qui avait été habituée à gouverner et à surmonter les crises politiques, et qui avait su franchir tous les pas difficiles en conservant intact l'honneur national, aux mains des classes inférieures, sans éducation, et ignorantes des droits politiques : nous devenions désormais le jouet des démagogues. Le petit nombre des hommes sages et prudents étaient dénoncés comme des alarmistes, des aristocrates, cherchant à grandir leur position en prodiguant les deniers publics à des armements exagérés. Les riches étaient des oisifs et des amis du luxe ; les pauvres marchandaient l'argent nécessaire à la défense. La politique, en un mot, consistait à acheter les votes des radicaux. Ceux qui auraient dû diriger la nation, s'avalisaient jusqu'au point de flatter l'égoïsme du moment ; ils enchérissaient sur la clameur populaire, dénonçant comme ennemis de la liberté ceux qui voulaient assurer la défense du pays en appelant sous les armes tous les hommes valides.

En vérité, la nation était mûre pour la chute ; mais quand je pense qu'il eût suffi de si peu de fermeté et d'abnégation, de courage et de prévoyance politique pour détourner le désastre, je ne puis que reconnaître que notre châtement était pleinement mérité. Une nation trop égoïste pour défendre son indépendance est indigne de la conserver.

Pour vous, mes petits-fils, qui allez chercher de nouveaux foyers dans une terre, plus prospère, n'oubliez jamais cette amère leçon, une fois attachés à votre patrie d'adoption. Quant à moi, je suis trop vieux pour commencer une nouvelle existence dans un pays étranger ; et quoique ma vie ait été une vie de souffrances et de misère, j'attendrai dans la solitude le moment, qui ne saurait tarder à venir, où l'on confiera mes ossements au sol du pays que j'ai tant aimé, et au bonheur et à la gloire duquel j'ai trop longtemps survécu.

CHARLES YRIARTE.

## CHRONIQUE DU MOIS.

---

L'entrevue des Empereurs d'Allemagne, de Russie et d'Autriche a été l'objet de nombreux commentaires. Quel but poursuivent les trois Césars ? Aucun procès-verbal des conférences de Berlin n'est venu fixer l'opinion publique sur ce sujet. Les uns affirment que cette entrevue ne signifie rien autre chose qu'un échange réciproque de courtoisie, de bienveillante amitié et de haute politesse. Il est vrai que la sentimentalité n'est pas encore disparue du cœur des Empereurs, surtout lorsque de grands intérêts sont en jeu. D'autres disent que les trois souverains désirent poser les bases d'une *Ligue de la Paix*. Si tel était le cas, la formation d'une telle ligue rendrait la guerre impossible en Europe. Qui oserait marcher en travers de la volonté des trois puissances réunies qui pourraient mettre près de quatre millions d'hommes sur pied ? Ce serait folie de vouloir lutter contre des forces si formidables.

Est-il bien vrai que la réunion des trois Empereurs à Berlin avait un caractère essentiellement pacifique ? Il est difficile d'admettre une pareille hypothèse, si l'on examine les aspirations des divers peuples qu'ils commandent, si l'on considère leurs ambitions avouées et celles même qu'ils déguisent.

Que veut la Prusse ? Travailler à l'accomplissement de l'unité allemande en s'annexant les huit millions de sujets parlant la langue tudesque dans l'Empire Autrichien. Que désire la Russie ? Enlever les provinces Slaves à l'Autriche pour compléter sa prétendue unité. L'exécution de ces deux projets convertirait incontinent l'Empereur d'Autriche en Roi de Hongrie.

Mais d'un autre côté la Prusse convoite les provinces russes de la Baltique où résonne l'idiôme allemand. Et l'harmonie qu'à

devrait exister entre les deux grands potentats du nord se trouve impraticable de fait. Tous deux ont une ambition également insatiable ; tous deux désirent agrandir leur empire respectif. Mais leurs intérêts venant en contact l'un contre l'autre, il se trouve qu'une alliance permanente et absolue entre eux serait une alliance réciproquement sur le qui-vive. C'est le pangermanisme se heurtant contre le panslavisme.

François-Joseph se trouve dans une position fautive et même dangereuse entre Guillaume et Alexandre II. Peut-être Bismark projette-t-il un échange avec l'Empereur Austro-Hongrois, au moyen duquel les huit millions de sujets parlant la langue allemande seraient incorporés à l'Allemagne, et l'Autriche aurait comme compensation des provinces s'étendant jusqu'aux bouches du Danube, lequel échange serait consacré par un Traité offensif et défensif et soutenu contre la Russie par la force des armes.

Les hypothèses et les combinaisons vont leur train. Et pendant ce temps les trois souverains célèbrent leur réunion par des revues militaires et des festins, font bamboches de haut lieu et se donnent des embrassades publiques, aux acclamations de la population berlinoise. Bravo ! les réjouissances sont magnifiques, les fanfares retentissent joyeusement, le vin coule à flots, les Empereurs s'embrassent, et peut-être demain l'un d'eux précipitera la chute de l'autre.

S'ils étaient unis et s'ils n'avaient pas des intérêts contraires les uns contre les autres, les trois Césars pourraient presque disposer de l'Europe à leur gré. Ce n'est pas la Turquie qui oserait s'insurger contre les despotes, elle sait bien que la décrépitude de *l'Homme-malade* est incurable. Ce n'est pas l'Italie qui aurait même la vellété de protester ; car sa politique consiste à marcher avec le plus fort et à le flatter constamment, sauf à changer ses flatteries en trahisons à la première opportunité. L'Espagne n'a trop que faire de renverser et reconstituer des ministères, et de combattre contre les révolutions auxquelles elle est constamment en proie. L'Angleterre qui s'isole de plus en plus des conseils de l'Europe sent bien que son influence est à peu près nulle depuis l'abaissement de la France ; et cette dernière puissance est trop occupée à relever les ruines de la dernière guerre pour s'opposer efficacement aux conspirations éventuelles des trois empereurs.

Heuseusement cette volonté toute puissante des trois majestés n'a aucun lien de cohésion ni dans les circonstances, ni dans les intérêts, ni dans les sentiments. Si l'entrevue de Berlin n'a pas pour but d'assurer le maintien de la paix en Europe ou de poser les bases d'une conspiration ténébreuse contre quelqu'un des Etats de l'Europe, elle ne peut être qu'un jeu de *humbug* impérial ;

Et l'on aurait lieu de le croire si certaines feuilles humoristiques avaient quelqu'autorité en matière diplomatique.

\* \*

La vitalité incomparable de la France a été affirmée d'une manière plus solennelle et plus éclatante que jamais par le prodigieux succès de l'emprunt national. Trois milliards de francs étaient demandés et près de quatorze fois ce montant a été offert. Cet appel au crédit de l'Europe a certainement réussi au delà de toutes les prévisions ; et le résultat, colossal et stupéfiant comme il l'est, est aussi glorieux pour la France que le serait une grande victoire.

Le ministre des finances, M. de Goulard, disait aux membres de l'Assemblée Nationale : "Je ne sais si les impressions que vous éprouvez sont semblables aux miennes, mais j'avoue que c'est avec une sorte de trouble d'esprit, de stupéfaction, que j'ai vu apparaître ces chiffres formidables qui n'avaient jamais figuré dans aucun temps, dans aucun pays, dans aucun emprunt, dans aucune des grandes affaires financières de ce monde."

Plus de quarante milliards souscrits en deux jours ! Les financiers les plus optimistes n'auraient jamais osé, en rêve même, voir défilér une si innombrable légion de chiffres. Tous les pays du monde offrant leur or, qui aurait pu croire cette histoire qui ressemble à une légende ? Qui se serait mis en tête que l'Allemagne elle-même serait venue, non par désintéressement mais par intérêt, offrir à la France muselée à ses pieds plus du montant demandé ?

Un tel résultat prouve que la France n'est pas encore ruinée ni matériellement ni moralement, comme tant de dénigreur jaloux se sont plu à l'affirmer. Le crédit de la France a survécu à toutes les défaites et à tous les naufrages avec un degré de vitalité qui n'a pas de précédent. Après Waterloo on a pu avec peine réaliser un emprunt de cinquante millions ; et après les désastres bien autrement effroyables de 1870 et 1871, on voit les capitalistes affluer de toutes les parties du monde pour faire leurs placements en rentes françaises.

L'Allemagne, en face d'un tel résultat, a été combattue par deux sentiments divers : — Un sentiment de joie, parce qu'elle pouvait dès lors compter sûrement sur le payement de la rançon, mais ce sentiment n'était autre que cette basse satisfaction des âmes cupides qui sont constamment prosternées devant le dieu de l'or ; — et puis

un sentiment inexprimable de jalousie, parce que au milieu même de ses plus grandes victoires elle a pu difficilement lever quelques millions de thalers, et parce qu'elle sent bien qu'aujourd'hui la France mutilée à encore plus de crédit que l'Allemagne victorieuse.

Le bonheur ne peut-être parfait en ce monde. Hélas ! si elle tressaille d'aise en voyant l'or s'amonciler sur son territoire, il est aussi une pensée amère qui la tourmente constamment, c'est de songer à la résurrection graduelle et si rapide de la France.

\* \*  
\*

La conférence de Genève, chargée de régler définitivement les difficultés depuis si longtemps pendantes entre l'Angleterre et les Etats-Unis, vient de terminer ses travaux ; et la sentence arbitrale a été prononcée. Moyennant une indemnité de quinze millions et demi de piastres que le gouvernement anglais devra payer au gouvernement américain, les deux pays pourront vivre en paix et auront la faculté de se faire de ces accolades fraternelles dont si souvent le monde se rit ouvertement, à l'exception des diplomates et des hommes retors en politique.

Il était grandement temps que cette interminable question des réclamations dites de l'Alabama fut résolue. Car c'était un jeu monotone que de s'excrimer continuellement à la manière des pugilistes, sans toute fois donner le coup décisif ; cela ressemblait trop aux lubies des poseurs en scène et dont chacun était depuis longtemps blâsé à l'exception des parties intéressées.

Voilà donc une guerre de conjurée, grâce à l'institution d'un arbitrage et grâce aussi à l'influence toute puissante de l'or. John Bull et Frère Jonathan sont essentiellement pratiques. A quoi bon guerroyer pour un principe ou un point d'honneur ? Un tel rôle appartient à la France.

Ce n'est pas nous qui nous plaindrons du résultat de la conférence arbitrale. Dans un cas de guerre, c'est nous qui aurions eu le plus à souffrir, car le Canada aurait inévitablement servi de champ de bataille principal. Et cette perspective ne signifiait pour nous que ruines et que sang versé inutilement.

Ce serait un grand bonheur pour les peuples s'ils pouvaient toujours ainsi régler leurs différends à l'amiable. Cet exemple sera peut-être suivi quelquefois. Mais prétendre supprimer radicalement toutes les guerres par ce système, c'est caresser une utopie généreuse, c'est espérer faire revivre l'âge d'or ; et ce temps est loin de nous. Il y aura toujours des heures où les intérêts inter-

nationaux seront en conflit et où il sera impossible de mettre un frein aux colères et aux ambitions des peuples.

\* \* \*

Ce serait une étude intéressante que d'examiner les diverses phases et vicissitudes de la campagne présidentielle aux Etats-Unis. On a déjà vu que le parti républicain s'est divisé en deux camps, dont l'un en faveur de Grant et l'autre en faveur de Greeley. Le parti démocrate, qui avait pris fait et cause pour Greeley, se fractionne également à l'instar du parti républicain. En travers des résolutions de la plateforme de Cincinnati et de celle de Baltimore adoptées par les démocrates, arrivent les résolutions de la Convention de Louisville. Ainsi l'alliance provisoire qui s'était établie entre les républicains-libéraux et les démocrates pour renverser Grant commence à faire échec. Un candidat nouveau est lancé à fond de train sur l'arène avec mission de représenter et de défendre la démocratie toute pure sans alliances aucunes qui puissent faire espérer une ombre de succès. Et ce candidat ainsi posé refuse carrément d'entrer en lice, sans oublier toutefois de donner sa désapprobation complète à l'institution des plateformes.

“ Je regarde, dit-il, la nomination de Baltimore comme mettant en pleine lumière les vices du système des nominations, avec ses engagements et ses plateformes. Rien n'est plus choquant et plus humiliant que les compromis qui précèdent de telles nominations. La plateforme est une chose arrangée pour la circonstance. Sur elle le candidat doit s'asseoir comme sur un tabouret de torture, obligé de tenir les serments faits pour lui. Cette attitude pitoyable, celle du plus éminent mendiant d'emploi du pays, doit être acceptée par le citoyen avant qu'il puisse recevoir un vote pour le plus haut et le plus honorable des offices. La foi enseigne que les pauvres d'esprit recevront les plus riches bénédictions de la vie future ; mais ce n'est pas une partie de ma foi politique que la pauvreté d'esprit dans les affaires de ce monde doive être un passeport pour arriver au respect et à la confiance d'un grand peuple, ou un titre pour obtenir la magistrature suprême.”

La conclusion ressemble fort à celle du renard de la fable en face des raisins.

Nonobstant un tel refus, la Convention de Louisville annonce emphatiquement qu'elle maintient la nomination de son candidat en dépit de toutes les rebuffades. Elle le recommande instamment

aux suffrages et ne songe même pas que le rôle qu'elle joue là sera infructueux et qui plus est tout-à-fait ridicule.

La lutte sérieuse, la lutte réelle n'est pas dérangée de son équilibre par la Convention de Louisville. Les deux camps rivaux sont toujours dans la même attitude. Celui de Grant se cramponnant au pouvoir et mettant en mouvement toute une armée de fonctionnaires civils pour travailler les diverses classes de la société. Celui de Greely resserrant et cimentant les deux éléments contraires dont il se compose, dans le but de renverser le chef du parti au pouvoir, tout en conservant leur autonomie respective. Car les Républicains-Libéraux n'ont pas renoncé aux principes fondamentaux de leur parti; et les démocrates n'ont pas fait un contrat d'union éternelle avec eux.

C'est le besoin de réformes qui les pousse dans la même route, ainsi que le témoignent d'innombrables déclarations. On se tromperait grandement en attribuant leur union à l'estime et aux sympathies qu'ils ont réciproquement. Qu'on en juge par les paroles suivantes d'un journal qui donne son appui à Greely. " Il est passablement révoltant de penser que pendant des mois et des mois, toute une génération se livre à l'occupation fastidieuse et ridicule d'éplucher les défauts et d'exalter les vertus de deux Messieurs en dehors de qui il semble qu'il n'y ait pas d'autre préoccupation digne d'occuper les méditations de gens sérieux. En somme, Grant et Greely, Greely et Grant, il importe fort peu, et la chose à examiner, c'est de quel côté, entre deux grands partis qui préconisent chacun une façon différente de gouverner, est la plus grande chance de faire le bonheur et de sauvegarder les intérêts moraux et matériels de la nation."

\* \*

Les élections générales pour la formation du second Parlement fédéral du Canada sont à peu près terminées sur toute la ligne. Dans la plupart des comtés le terrain a été chaudement disputé. Les Démosthènes ont foisonné sur toute la surface du pays; ils ont fait irruption d'éloquence et se sont fustigés réciproquement suivant les opinions et les principes qu'ils avaient respectivement à défendre. Discussions sur les tréteaux, discussions dans les cercles de famille, discussions dans les journaux, il semblait que l'atmosphère pesait plus âprement et contribuait à augmenter l'exaltation des cerveaux. C'était la guerre électorale avec tous ses frémissements, avec toutes ses embuscades, avec toutes ses péripiéties.

A présent que les esprits sont plus calmes on peut envisager plus froidement le résultat de la grande lutte qui a eu lieu. Où sont les vainqueurs et les vaincus? Le parti actuellement au pouvoir court-il le danger de culbuter à la prochaine session? Voilà ce qu'on se demande.

Le parti oppositionniste se réjouit de certaines acquisitions. Il trouve que ses rangs ont grossi dans des proportions imposantes. C'est vrai jusqu'à un certain point. Il est vrai aussi que le parti libéral compte parmi ses élus ses plus forts joueurs politiques, ses talents les plus brillants, ses hommes sur lesquels il appuyait ses plus grandes espérances. Mais il est très peu probable qu'il arrive de longtemps au pouvoir. A moins de quelque grande faute du ministère, son rôle ne consistera guères qu'à enrayer la plupart des mesures dont il n'aura pas l'initiative. Un tel rôle a quelquefois son bon côté mais trop souvent aussi il entrave les progrès réels du pays.

L'élection de Montréal-Est, qui s'est terminée par la défaite de Sir George E. Cartier, a produit une profonde sensation dans tout le pays. Le chef du parti conservateur Bas-Canadien étant battu dans un comté, il a semblé un moment aux libéraux, dans l'enivrement du triomphe, que leur cause était gagnée d'emblée. Cette victoire des libéraux à Montréal-Est est un événement regrettable pour Montréal qui a si peu compris ses véritables intérêts. Montréal devait faire trêve de toute cause politique en vue du terminus du chemin de fer du Pacifique Canadien, qu'il convoitait, et pour l'obtention duquel l'influence du Ministre de la Milice était d'importance majeure.

L'ingratitude et l'aveuglement ont fait leur œuvre sinistre. Il fallait cette injure jetée à la face du grand homme d'Etat Canadien pour compléter sa gloire, à lui qui depuis tant d'années a défendu si énergiquement nos libertés constitutionnelles, a affermi nos institutions, a perfectionné nos lois, a donné le branle aux progrès matériels de toutes sortes et agrandi tellement notre domaine fédéral que nous venons en second lieu comme puissance territoriale dans le monde.

La défaite de Sir George E. Cartier n'entraîne pas la défection du parti conservateur canadien. Loin de là. Jamais l'Honorable Baronet n'a reçu plus de marques de sympathie de toutes les parties du pays, et aussi de la part de nos plus hautes sommités religieuses et politiques. Cette défaite est plus glorieuse pour lui qu'une victoire, parce qu'elle lui a révélé le prodigieux attachement que la majorité du peuple a pour lui. Cette défaite sera peut-

être aussi plus avantageuse qu'une victoire, parce qu'elle cimentera d'avantage l'union des conservateurs Canadien-Français.

L'Honorable Ministre a supporté son échec prestement et d'un cœur léger : "Soyez convaincus, a-t-il dit en réponse à l'adresse des " citoyens d'Ottawa, qui ont accueilli son arrivée dans la capitale " par une procession aux flambeaux, que je ne me considère pas " simplement comme le représentant d'une localité dans le Parle- " ment du Canada. Une défaite locale ne m'affecte pas du tout. " Et je puis vous répéter que le parti conservateur de l'ancienne " province de Québec sera plus uni et plus fort que jamais dans le " nouveau Parlement du Canada."

Il est souverainement important que nos nationaux se groupent sous un même drapeau s'ils veulent lutter avantageusement au milieu des éléments hétérogènes qui les entourent. D'immenses intérêts sont en jeu sous le point de vue matériel comme sous le point de vue religieux ; et la désunion ne servirait qu'à nous livrer pieds et poings liés aux fanatiques d'Ontario qui ne demanderaient pas mieux que de donner le coup de mort à notre vie nationale.

EUSTACHE PRUD'HOMME.

Montréal, 20 Septembre 1872.

---

**BIBLIOGRAPHIE** : — *Consolations à ceux qui pleurent.*

Tel est le titre d'un nouveau livre de piété, dont M. Eusèbe Senécal, est l'Editeur Imprimeur.

Comme la famille des affligés est la plus nombreuse, il n'y a aucun doute que *les Consolations à ceux qui pleurent*, seront bien accueillies non seulement des malades, mais encore de tous ceux qui seraient atteints de quelque affliction.

C'est un nouvel ami qui se présente dans le malheur, et comme le nombre en est rare, on s'empressera donc de témoigner au pieux prêteur qui en est l'auteur, notre reconnaissance, en faisant l'acquisition de ce petit volume, où chacun trouvera un remède à ses peines.

L. W. TESSIER.